

Mère Courage et ses enfants

Bertolt Brecht

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Bertolt Brecht
Mère Courage
et ses enfants

Scène ouverte

L'Arche

Ce livre est imprimé sur un papier sans chlore et résistant au vieillissement, fabriqué selon un usage responsable de la forêt.

Si vous désirez recevoir gratuitement notre catalogue et être régulièrement informé de nos nouveautés, n'hésitez pas à envoyer vos coordonnées à :

L'ARCHE *Éditeur*
86, rue Bonaparte
75006 Paris
newsletter@arche-editeur.com

De 1618 à 1648, la guerre de Trente Ans a dévasté l'Europe. Pour Brecht, cette guerre est « l'une des premières guerres gigantesques que le capitalisme a attirées sur l'Europe. »

Mère Courage reconnaît l'essence mercantile de cette guerre : elle suit les armées avec sa carriole de marchandises et fait de bonnes affaires. « Tout au long de la pièce, Mère Courage a les yeux collés, elle n'arrive pas à le voir ; pour elle, le négoce est extensif à la guerre, la guerre est contingente au négoce. » (Roland Barthes) Mais cette marchande a aussi des enfants, et c'est là que le bât blesse et que la dialectique passe à l'attaque.

Brecht écrivit *Mère Courage* en exil, à l'automne 1940, à une époque où le peuple allemand était aussi peu capable que Mère Courage de tirer les leçons de ses malheurs et de surmonter ses contradictions. Mais aujourd'hui, les Mère Courage ont-elles disparu ?

La mise en scène de la pièce par Brecht en 1949, avec le Berliner Ensemble, a pour la première fois fait connaître concrètement au public, et avec un immense succès, le théâtre épique et dialectique, tel que Brecht l'avait conçu pendant son exil.

À la fin de ce volume, le lecteur trouvera des textes de Brecht éclairant *Mère Courage* sous cet angle.

Mère Courage et ses enfants

ISBN : 978-2-85181-010-6

Titre original : *Mutter Courage und ihre Kinder*

© 1949, Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main

© 1955, 1975, L'Arche Éditeur

pour la version française

86, rue Bonaparte, 75006 Paris

Tous droits réservés

contact@arche-editeur.com

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de L'Arche est illicite et constitue une contrefaçon ; elle doit donc faire l'objet d'une demande préalable adressée à L'Arche.

Conception graphique de la couverture :

Susanne Gerhards

Bertolt Brecht

Mère Courage et ses enfants

Chronique de la guerre de Trente Ans

Texte français de
Guillevic

L'Arche

Personnages

Mère Courage. Catherine, *sa fille muette*, Eilif, *son fils aîné*. *Schweizerkas*, *son fils cadet*. Le recruteur. L'adjudant. Le cuisinier. Le grand capitaine. L'aumônier. L'intendant. Yvette Pottier. L'homme au bandeau. Un autre adjudant. Le vieux colonel. Un secrétaire. Un jeune soldat. Un soldat plus âgé. Un paysan. Sa femme. Le jeune homme. La vieille femme. Un autre paysan. La Paysanne. Un jeune Paysan. L'enseigne. Soldats. Une voix.

PRINTEMPS 1624. EN DALÉCARLIE, LE GRAND CAPITAINE OXENSTIERNA RECRUTE DES TROUPES POUR LA CAMPAGNE DE POLOGNE. À LA CANTINIÈRE ANNA FIERLING, CONNUE SOUS LE NOM DE MÈRE COURAGE, ON ENLÈVE UN FILS.

Une route aux abords de la ville. Un adjudant et un recruteur, grelottants.

LE RECRUTEUR. Comment voulez-vous recruter des soldats dans un endroit pareil ? Adjudant, par moments, je pense déjà au suicide. J'ai jusqu'au douze pour amener quatre compagnies au grand capitaine, et les gens de par ici sont si pleins de roserie que je ne dors plus la nuit. Pour finir, j'en dénèche un, j'ai fermé les yeux pour ne pas savoir s'il a un torse de poulet et des varices, je l'ai saoulé à point, il a signé, je n'ai plus qu'à payer le schnaps, il s'absente, je vais à la porte de derrière, parce que je me doute de quelque chose : exact, il est parti, comme un pou sous l'ongle. Il n'y a pas de parole d'homme, pas de loyauté ni de foi, pas de sens de l'honneur. C'est ici que j'ai perdu ma confiance dans l'humanité, adjudant.

L'ADJUDANT. Ça fait trop longtemps qu'il n'y a pas eu de guerre par ici, on le sent. D'où viendrait la morale, hein ? La paix, c'est la pagaille, pas autre chose, seule la guerre crée de l'ordre. En temps de paix, l'humanité monte en graine. On gaspille hommes et bêtes, comme si c'était rien du tout. Chacun bouffe ce qu'il veut, un morceau de fromage sur du pain blanc et puis encore une tranche de lard sur le fromage. Combien de jeunes gens et de bons bourrins elle a cette ville, là-bas, personne ne le sait, on n'a jamais fait le compte. J'ai été dans des endroits où il n'y avait pas eu de guerre depuis peut-être soixante-dix ans, les gens n'avaient pas encore de nom, ils ne se connaissaient pas eux-mêmes. Ce n'est que là où est la guerre qu'il y a des listes et des archives en ordre, que les chaussures sont mises en ballots et le blé en sacs, qu'on fait soigneusement le compte des hommes et du bétail pour les emmener, parce qu'on sait bien : sans ordre pas de guerre !

LE RECRUTEUR. C'est bien vrai !

L'ADJUDANT. Comme toutes les bonnes choses, la guerre est difficile à faire, au début. Mais une fois qu'elle est florissante, elle est coriace ; alors les gens ont peur de la paix, comme les joueurs de dés ont peur de s'arrêter, parce qu'alors ils doivent payer ce qu'ils ont

perdu. Mais au début ils ont peur de la guerre. C'est quelque chose de nouveau pour eux.

LE RECRUTEUR. Regarde, une carriole qui arrive. Deux femmes et deux jeunes gars. Arrête la vieille, adjudant. Si ça ne donne encore rien, je ne reste pas plus longtemps dans ce vent d'avril, ça je te dis.

On entend une guimbarde(1). Une carriole s'avance, tirée par deux jeunes gars. Mère Courage et sa fille muette, Catherine, y sont assises.

MÈRE COURAGE. Bonjour, monsieur l'adjudant !

L'ADJUDANT, *se plaçant au travers de la route.* Bonjour, vous autres ! Qui êtes-vous ?

MÈRE COURAGE. Des commerçants.

Elle chante :

Eh ! capitaines, laissez les tambours
Et laissez donc souffler votre piétaille :
Mère Courage a des chaussures pour
Que le pied à l'aise marchent vos ouailles
Avec leur vermine et leurs animaux,
Harnachements et canons et racaille -
C'est de bonnes chaussures qu'il leur faut
Si vous les envoyez à la bataille.
Le printemps vient. Debout, chrétien !
La neige fond. Dorment les morts.
Et ce qui n'est pas mort encore
Maintenant part à fond de train.
Eh ! Capitaines, vos gens n'iront point
Pour votre compte à la mort sans saucisses.
Laissez d'abord Courage avec son vin
Faire que de corps et d'âme ils guérissent.
Capitaines, vraiment, ce n'est pas sain
Quand le canon frappe l'estomac vide.
Mais s'ils sont rassasiés, vos fantassins,
Je vous bénis. Vers l'enfer qu'on les guide.
Le printemps vient. Debout, chrétien !
La neige fond. Dorment les morts.
Et ce qui n'est pas mort encore
Maintenant part à fond de train.

L'ADJUDANT. Halte, d'où vous êtes, racaille ?

LE FILS AÎNÉ Deuxième régiment finnois.

L'ADJUDANT. Où sont vos papiers ?

MÈRE COURAGE. Des papiers ?

LE FILS CADET Mais c'est Mère Courage !

L'ADJUDANT. Jamais entendu parler. Pourquoi elle s'appelle Courage ?

MÈRE COURAGE. Je m'appelle Courage, parce que j'ai eu peur de la ruine, adjudant, et que j'ai traversé le feu des canons de Riga avec cinquante miches de pain dans la carriole. Elles étaient déjà moisies, il était grand temps, je n'avais pas le choix.

L'ADJUDANT. Pas de blagues, toi. Où sont les papiers ?

MÈRE COURAGE, *fouillant parmi des papiers dans une boîte d'étain et descendant de la carriole*. Voilà tous mes papiers, adjudant. Là-dedans il y a un missel complet, d'Altötting, pour l'emballage des cornichons, et une carte de Moravie, Dieu sait si j'y serai un jour, sans ça elle est pour les souris, et ici c'est certifié que mon cheval blanc n'a pas la fièvre aphteuse, malheureusement il nous a claqué dans les mains, il avait coûté quinze florins, mais pas à moi, Dieu merci. Ça suffit comme papiers ?

L'ADJUDANT. Tu veux me traiter par-dessous la jambe ? Je te ferai passer ton insolence. Tu sais que tu dois avoir une patente.

MÈRE COURAGE. Parlez-moi correctement et n'allez pas raconter à mes enfants qui ne sont pas encore grands que je veux vous traiter par-dessous la jambe, ça ne se fait pas, il n'y a rien entre nous. Ma patente au Deuxième régiment, c'est mon visage honnête, et si vous ne savez pas le lire, je n'y peux rien. Je ne me laisserai pas mettre dessus une estampille.

LE RECRUTEUR. Adjudant, je flaire un esprit d'insubordination qui se dégage de cette personne. Alors qu'au camp on a besoin de discipline.

MÈRE COURAGE. Je croyais que c'était de saucisses.

L'ADJUDANT. Nom de famille.

MÈRE COURAGE. Anna Fierling.

L'ADJUDANT. Alors vous vous appelez tous Fierling ?

MÈRE COURAGE. Pourquoi ? Moi je m'appelle Fierling. Pas eux.

L'ADJUDANT. C'est tous des enfants de toi, je pense ?

MÈRE COURAGE. Tous, mais est-ce que c'est une raison pour qu'ils s'appellent tous pareil ? *Désignant l'aîné*. Lui, par exemple, il s'appelle Eilif Nojocki, pourquoi, parce que son père a toujours affirmé qu'il s'appelait Kojocki ou Mojocki. Le gamin se souvient encore bien de lui, seulement, c'est d'un autre qu'il se souvient, un Français avec une barbe en pointe. Mais à part ça, il a hérité de l'intelligence du père,

qui pouvait enlever sa culotte du derrière d'un paysan sans qu'il s'en aperçoive. Et c'est comme ça qu'on a tous un nom à nous.

L'ADJUDANT. Quoi, tous un autre ?

MÈRE COURAGE. Vous faites comme si vous ne saviez pas ces choses-là.

L'ADJUDANT, *désignant le cadet*. Alors lui, c'est un Chinois ?

MÈRE COURAGE. Pas bien deviné. Un Suisse.

L'ADJUDANT. Après le Français ?

MÈRE COURAGE. Après quel Français ? Je ne connais pas de Français. Ne mélangez pas tout, sans ça on sera encore là ce soir. Un Suisse, mais qui s'appelle Fejos, un nom qui n'a rien à voir avec son père. Lui, il s'appelait tout autrement et il construisait des forteresses, seulement, il buvait.

Schweizerkas(2), rayonnant, fait signe que oui, et Catherine la muette s'amuse elle aussi.

L'ADJUDANT. Alors comment il peut s'appeler Fejos ?

MÈRE COURAGE. Je ne veux pas vous offenser, mais vous n'avez pas beaucoup d'imagination. Bien sûr qu'il s'appelle Fejos, parce que, quand il est arrivé, j'étais avec un Hongrois, à qui c'était bien égal, il avait le rein qui se ratatinait, bien qu'il n'ait jamais bu une goutte, un homme très honnête. Le gamin tient de lui.

L'ADJUDANT. Mais c'était pas lui, le père ?

MÈRE COURAGE. Mais c'est de lui qu'il tient. Je l'appelle Schweizerkas, pourquoi, parce que c'est un bon tireur de carriole. *Montrant sa fille*. Celle-là, elle s'appelle Catherine Haupt, elle est à moitié allemande.

L'ADJUDANT. Une jolie famille, je dois dire.

MÈRE COURAGE. Oui, j'ai parcouru le monde entier avec ma carriole.

L'ADJUDANT. Tout ça va être noté. *Il note*. Tu es de Bamberg en Bavière, qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

MÈRE COURAGE. Je ne peux pas attendre que la guerre se donne la peine de venir à Bamberg.

LE RECRUTEUR. Vous feriez mieux de vous appeler Jacob Lebœuf et Esaü Lebœuf, puisque vous tirez la carriole. Vous ne quittez jamais l'attelage, probable ?

EILIF. Mère, je peux lui cogner sur la gueule ? Je voudrais bien.

MÈRE COURAGE. Et moi je te le défends, reste où tu es. Et

maintenant, messieurs les officiers, vous n'avez pas besoin d'un bon pistolet ou d'une boucle de ceinturon, la vôtre est déjà usée, monsieur l'adjudant.

L'ADJUDANT. C'est d'autre chose que j'ai besoin. À ce que je vois, les gars sont bâtis comme des bouleaux, ronds du coffre, forts du jarret : pourquoi est-ce que ça veut couper au service militaire, j'aimerais le savoir ?

MÈRE COURAGE, *vite*. Rien à faire, adjudant. Le métier des armes, c'est pas pour mes enfants.

LE RECRUTEUR. Mais pourquoi pas ? Ça rapporte de l'argent et ça rapporte de la gloire. Bazarder des bottes, c'est une affaire de femme. À *Eilif*. Avance un peu, laisse-toi palper, pour voir si tu as des muscles ou si tu es une poule mouillée.

MÈRE COURAGE. C'est une poule mouillée. Quand on le regarde sévèrement, il est capable de s'évanouir.

LE RECRUTEUR. Et en même temps d'assommer un veau, s'il y en avait un à côté de lui. *Il veut l'emmener*.

MÈRE COURAGE. Tu vas le laisser tranquille ? Il n'est pas pour vous.

LE RECRUTEUR. Il m'a grossièrement offensé et il a parlé de ma bouche comme d'une gueule. On va aller tous deux là-bas, dans le champ, pour régler cette affaire entre homme.

EILIF. T'en fais pas. Je me charge de lui, mère.

MÈRE COURAGE. Reste où tu es ! Vaurien ! Je te connais, toujours la bagarre. Il a un couteau dans sa botte, il s'en sert.

LE RECRUTEUR. Je vais le lui arracher comme une dent de lait, viens, petit gars.

MÈRE COURAGE. Monsieur l'adjudant, je le dirai au colonel. Il vous mettra au trou. Le lieutenant est un galant de ma fille.

L'ADJUDANT. Pas de violences, frère. À *Mère Courage*. Qu'est-ce que tu as contre le service militaire ? Son père n'était pas soldat ? Et il n'est pas tombé honorablement ? Tu l'as dit toi-même.

MÈRE COURAGE. C'est encore un enfant. Vous voulez me le conduire à la boucherie, je vous connais. Vous toucherez cinq florins pour ça.

LE RECRUTEUR. Il touchera d'abord un beau calot et des bottes à revers, non ?

EILIF. Non, pas de toi.

MÈRE COURAGE. Viens, allons pêcher, dit le pêcheur au ver de

terre. À *Schweizerkas*. Va crier qu'ils veulent prendre ton frère. *Elle tire un couteau*. Essayez donc de le prendre. Je vous saigne à blanc, canailles. Faire la guerre avec lui, je vais vous apprendre, moi ! Nous vendons honnêtement de la toile et des jambons et nous sommes des gens paisibles.

L'ADJUDANT. Ça se voit à ton couteau que vous êtes paisibles. D'ailleurs, tu devrais avoir honte, donne ce couteau, salope ! Tout à l'heure, tu l'as reconnu, que tu vis de la guerre, ou comment vivrais-tu, de quoi ? Mais comment il y aurait la guerre, s'il y avait pas de soldats ?

MÈRE COURAGE. C'est pas forcé que ce soit les miens.

L'ADJUDANT. Ah bon, ta guerre boufferait le trognon et recracherait la poire ! Ta nichée, la guerre te l'engraisserait, et on ne lui paierait pas d'intérêts ! À elle de voir comment se tirer d'affaire, hein ? Tu t'appelles Courage, hein ? Et tu as peur de la guerre, elle qui te donne ton pain ? Tes fils n'en ont pas peur, eux, ils me l'ont dit.

EILIF. Je n'ai pas peur de la guerre.

L'ADJUDANT. Et pourquoi en aurais-tu peur ? Regardez-moi : est-ce que la vie militaire ne m'a pas réussi ? J'y étais à dix-sept ans.

MÈRE COURAGE. Tu n'en as pas encore soixante-dix.

L'ADJUDANT. Je peux attendre.

MÈRE COURAGE. Oui, sous terre, peut-être bien.

L'ADJUDANT. Veux-tu m'offenser et dire que je vais mourir ?

MÈRE COURAGE. Et si c'est la vérité ? Si je vois que tu es marqué ? Si tu as l'air d'un cadavre en permission, hein ?

SCHWEIZERKAS. Elle a le don de double vue, tout le monde le dit. Elle prédit l'avenir.

LE RECRUTEUR. Alors prédis un peu l'avenir à l'adjudant, ça se pourrait que ça l'amuse.

L'ADJUDANT. J'y tiens pas.

MÈRE COURAGE. Donne ce casque.

Il le lui donne.

L'ADJUDANT. Ça a encore moins d'importance que de chier dans l'herbe. Juste pour que je rigole un coup.

MÈRE COURAGE *prend une feuille de parchemin et la déchire*. Eilif, Schweizerkas, Catherine, on pourrait tous être déchirés comme ça si on se laissait entraîner trop loin dans une guerre. À *l'adjudant*. Pour vous, je vais le faire gratis, exceptionnellement. Je dessine une croix

noire sur ce billet. Noire est la mort.

SCHWEIZERKAS. Et l'autre, elle le laisse en blanc, tu vois ?

MÈRE COURAGE. Je les plie, et maintenant je les secoue. Comme on est tous mélangés dès le ventre maternel, et maintenant tu tires et tu es fixé.

L'adjutant hésite.

LE RECRUTEUR, à *Eilif*. Je ne prends pas tout le monde, je suis connu pour être difficile, mais tu as une fougue qui me réjouit.

L'ADJUDANT, *pêchant dans le casque*. Idioties ! Rien que de la poudre aux yeux.

SCHWEIZERKAS. Il a tiré une croix noire. Il est foutu.

LE RECRUTEUR. Ne te laisse pas intimider, le boulet de tout un chacun, il n'est pas fondu.

L'ADJUDANT, *d'une voix rauque*. Tu m'as couillonné.

MÈRE COURAGE. Tu t'es couillonné toi-même le jour où tu es devenu soldat. Et maintenant, on repart, ce n'est pas tous les jours la guerre, il faut que je me dépêche.

L'ADJUDANT. Enfer et damnation, je ne vais pas te laisser me rouler. Ton bâtard, on l'emmène, il nous fera un soldat.

EILIF. Je voudrais bien, mère.

MÈRE COURAGE. Ferme-la, diable de Finnois.

EILIF. Maintenant, Schweizerkas aussi veut devenir soldat.

MÈRE COURAGE. Ça, c'est nouveau. Je vais être obligée de vous faire tirer au sort à votre tour, tous les trois. *Elle court vers le fond dessiner des croix sur des billets.*

LE RECRUTEUR, à *Eilif*. On a dit contre nous qu'au camp suédois on fait dans la dévotion, mais c'est de la calomnie, pour nous nuire. On ne chante que le dimanche, une strophe, et seulement s'il y en a un qui a de la voix !

MÈRE COURAGE, *revient avec les billets dans le casque de l'adjutant*. Ils voudraient échapper à leur mère, ces démons, et aller à la guerre comme les veaux vont au sel. Mais je vais interroger les billets, et alors ils verront bien que le monde n'est pas une vallée de délices, avec des « Viens, fils, on a encore besoin de grands capitaines ». Adjudant, j'ai pour eux les plus grandes appréhensions, ils pourraient ne pas me rattrapper de la guerre. Ils ont des qualités redoutables, tous les trois. *Elle tend le casque à Eilif*. Tiens, pêche-toi ton destin. *Il pêche, déplie le billet. Elle le lui arrache*. Et voilà, une croix ! Oh, mère infortunée, génitrice affligée que je suis ! Il va mourir ? Il lui faut s'en

aller dans la fleur de l'âge. S'il devient soldat, il lui faudra mordre l'herbe, c'est sûr. Il est trop audacieux, comme son père. Et s'il n'est pas malin, il y laissera sa peau, ce billet le prouve. *Impérative*. Est-ce que tu seras malin ?

EILIF. Pourquoi pas ?

MÈRE COURAGE. Être malin, c'est rester près de ta mère, et s'ils se moquent de toi et te traitent de poule mouillée, tu n'as qu'à rire.

LE RECRUTEUR. Si tu fais dans ta culotte, je me rabattrai sur ton frère.

MÈRE COURAGE. Je t'ai dit de rire. Ris ! Et maintenant, à toi de pêcher, Schweizerkas. Avec toi, j'ai moins peur, tu es honnête. *Il pêche dans le casque*. Oh, pourquoi regardes-tu si bizarrement ce billet ? Sûrement qu'il est blanc. C'est pas possible qu'il y ait une croix dessus. Je ne vais tout de même pas te perdre, toi. *Elle prend le billet*. Une croix ? Lui aussi ! Est-ce que ça serait parce qu'il est tellement simplet ? Oh, Schweizerkas, toi aussi tu vas disparaître si tu n'es pas tout à fait honnête, tout le temps, comme je te l'ai appris dès ton plus jeune âge, et si tu ne me rapportes pas la monnaie du pain. C'est seulement comme ça que tu pourras te sauver. Regarde, adjudant, si c'est pas une croix noire ?

L'ADJUDANT. C'est une croix. Je ne comprends pas que moi j'en aie tiré une. Je me tiens toujours à l'arrière. *Au recruteur*. Elle ne cherche pas à tromper. Ça frappe aussi les siens.

SCHWEIZERKAS. Ça me frappe aussi. Mais moi je me le tiens pour dit.

MÈRE COURAGE, à Catherine. Et maintenant, il ne me reste plus que toi de sûre, tu es toi-même une croix : tu as bon cœur. *Elle lui tend le casque en haut de la carriole, mais elle prend elle-même le billet*. Je pourrais presque désespérer. Ça ne peut pas être ça, j'ai peut-être fait une erreur en mélangeant. Ne sois pas trop bonne, Catherine, ne le sois plus jamais, il y a aussi une croix sur ta route. Tiens-toi toujours bien tranquille, ça ne sera pas difficile, puisque tu es muette. Voilà, maintenant vous savez. Soyez tous prudents, vous en avez besoin. Et maintenant, montons et repartons. *Elle rend son casque à l'adjudant et monte dans la carriole*.

LE RECRUTEUR, à l'adjudant. Fais quelque chose !

L'ADJUDANT. Je ne me sens pas bien du tout.

LE RECRUTEUR. Peut-être que tu as déjà pris froid, quand tu as retiré ton casque en plein vent. Embarque-la dans un marché. À voix haute. Tu pourrais au moins regarder la boucle de ceinturon, adjudant. Ces braves gens vivent du commerce, non ? Hé, vous, l'adjudant veut

acheter la boucle de ceinturon !

MÈRE COURAGE. Un demi-florin. Ça vaut deux florins, une boucle comme ça. *Elle redescend de la carriole.*

L'ADJUDANT. Elle n'est pas neuve. Il fait un de ces vents ici, il faut que je l'examine tranquillement. *Il va avec la boucle derrière la carriole.*

MÈRE COURAGE. Je ne sens pas de courant d'air.

L'ADJUDANT. Peut-être bien qu'elle vaut un demi-florin, c'est de l'argent.

MÈRE COURAGE, *le rejoint derrière la carriole.* Ça fait bien sept onces.

LE RECRUTEUR, *à Eilif.* Et après, on ira lever le coude entre hommes. J'ai l'argent de la prime sur moi, viens. *Eilif reste indécis.*

MÈRE COURAGE. Alors un demi-florin.

L'ADJUDANT. Je n'y comprends rien. Je me tiens toujours à l'arrière. Quand tu es adjudant, un endroit plus sûr, y en a pas. Tu peux envoyer les autres à l'avant se couvrir de gloire. Ça m'a salopé mon repas de midi. Je suis sûr que je pourrai pas avaler une bouchée.

MÈRE COURAGE. Faut pas prendre ça tellement à cœur, que ça t'empêche de manger. Tiens-toi seulement à l'arrière. Prends une gorgée de schnaps, bonhomme. *Elle lui donne à boire.*

LE RECRUTEUR, *a pris Eilif par le bras pour l'entraîner vers le fond.* Dix florins tout de suite, et tu es un homme courageux, et tu combats pour le roi, et les femmes se disputent pour toi. Et moi tu as le droit de me casser la gueule, parce que je t'ai offensé. *Tous deux sortent.*

Catherine la muette saute de la carriole et émet des sons rauques.

MÈRE COURAGE. Tout de suite, Catherine, tout de suite. Monsieur l'adjudant est en train de payer. *Elle mord le demi-florin.* Je me méfie de toutes les monnaies. J'ai été échaudée, adjudant. Mais cette pièce est bonne. Et maintenant, repartons. Où est Eilif ?

SCHWEIZERKAS. Parti avec le recruteur.

MÈRE COURAGE, *reste sans bouger, puis.* Espèce de simplet. À Catherine. Je sais que tu ne peux pas parler, c'est pas de ta faute.

L'ADJUDANT. À toi de prendre une gorgée, la mère. C'est comme ça. Soldat, ce n'est pas ce qu'il y a de pire. Tu veux vivre de la guerre, mais tu veux rester en dehors, toi et les tiens, hein ?

MÈRE COURAGE. Maintenant, il faut que tu tires avec ton frère, Catherine.

Ensemble frère et sœur s'attellent à la carriole et se mettent à tirer.

Mère Courage marche à côté. La carriole avance.

L'adjudant, les suivant des yeux.

Vouloir vivre de la guerre

Ne va pas sans payer cher.

AU COURS DES ANNÉES 1625 ET 1626, MÈRE COURAGE TRAVERSE LA POLOGNE AVEC LE TRAIN DES ARMÉES SUÉDOISES. DEVANT LA FORTERESSE DE WALLHOF, ELLE RETROUVE SON FILS. – HEUREUSE VENTE D'UN CHAPON ET GRANDS JOURS POUR LE FILS AUDACIEUX.

La tente du grand capitaine. À côté, la roulante. Canonnade. Le cuisinier se dispute avec Mère Courage, qui veut vendre un chapon.

LE CUISINIER. Soixante liards pour un si misérable volatile ?

MÈRE COURAGE. Un misérable volatile ? Ce bestiau bien gras ? Un grand capitaine qui se goinfre à s'en faire péter le ceinturon, gare à vous si vous n'avez rien pour midi, il ne pourrait pas payer soixante petits liards pour ça ?

LE CUISINIER. Des comme ça, j'en trouve une douzaine pour dix liards en tournant le coin.

MÈRE COURAGE. Quoi, un chapon comme ça, vous voulez en trouver un en tournant le coin ? Quand c'est le siège et donc une famine à vous en faire crever la couenne ? Vous trouverez peut-être un mulot, je dis peut-être, parce qu'ils ont été bouffés, ils se sont mis à cinq aux trousses d'un mulot famélique, pendant une demi-journée. Cinquante liards pour un gigantesque chapon en temps de siège.

LE CUISINIER. Nous, on n'est pas assiégés, c'est les autres. Nous on est les assiégeants, il faut vous mettre ça dans la tête, une bonne fois.

MÈRE COURAGE. Mais nous non plus on n'a rien à bouffer, même moins que ceux qui sont dans la ville. C'est qu'ils ont tout embarqué. Chez eux, c'est l'orgie, à ce qu'on m'a dit. Mais nous ! J'ai été chez les paysans, ils n'ont rien.

LE CUISINIER. Ils ont de quoi. Ils le cachent.

MÈRE COURAGE, *trionphante*. Ils n'ont pas de quoi. Ils sont ruinés, voilà ce qu'ils sont. Ils dansent devant le buffet. J'en ai vu qui de faim déterrent les racines, qui se régalent d'un ceinturon bouilli. On en est là. Et moi j'ai un chapon et je devrais le vendre quarante liards.

LE CUISINIER. Trente, pas quarante. J'ai dit trente.

MÈRE COURAGE. Eh, ce n'est pas un chapon ordinaire. C'était un bestiau si doué, à ce qu'on m'a dit, qu'il bouffait seulement quand on lui jouait de la musique, et il avait un air favori. Il savait compter,

tellement il était intelligent. Et quarante liards, ça serait trop ? Le grand capitaine vous arrachera la tête, s'il n'y a rien sur la table.

LE CUISINIER. Vous voyez ce que je fais ? *Il prend un morceau de bœuf et s'apprête à le découper.* J'ai là un morceau de bœuf, je vais le faire rôtir. Je vous laisse un dernier délai de réflexion.

MÈRE COURAGE. Faites-le donc rôtir. Il est de l'année dernière.

LE CUISINIER. Il est d'hier soir, hier soir le bœuf se baladait encore, je l'ai vu de mes propres yeux.

MÈRE COURAGE. Alors il devait déjà puer sur pied.

LE CUISINIER. S'il le faut je vais le faire cuire pendant cinq heures, je verrai bien s'il est encore dur. *Il le découpe.*

MÈRE COURAGE. Prenez beaucoup de poivre, que monsieur le grand capitaine ne sente pas la puanteur.

Le grand capitaine, un aumônier et Eilif pénètrent sous la tente.

LE GRAND CAPITAINE, *tapant sur l'épaule d'Eilif.* Eh bien, mon fils, amène-toi chez ton grand capitaine et assieds-toi à ma droite. Car tu as accompli un exploit, en pieux cavalier que tu es, et c'est pour Dieu que tu as fait ce que tu as fait, dans une guerre de religion, je te manifesterai ma reconnaissance avec un bracelet d'or, dès que j'aurai la ville. Nous sommes venus sauver leurs âmes, et qu'est-ce qu'ils font, cochons de paysans insolents et crasseux qu'ils sont ? Nous éloigner leur bétail ! Leurs curés, au contraire, ils les gavent, par devant et par derrière, mais tu leur a appris à vivre. Tiens, je te verse une pinte de rouge, tous les deux on va vider ça cul sec ! *Ils boivent.* L'aumônier aura ce qui reste, il est pieux. Et qu'est-ce que tu veux pour midi, mon cœur ?

EILIF. Un bon bout de viande, pourquoi pas ?

LE GRAND CAPITAINE. Cuisinier, de la viande !

LE CUISINIER. Et par-dessus le marché, il s'amène avec des invités, quand il y a rien.

Mère Courage le fait taire, elle veut écouter.

EILIF. S'échiner sur des paysans, ça donne faim.

MÈRE COURAGE. Jésus, c'est mon Eilif.

LE CUISINIER. Qui ?

MÈRE COURAGE. Mon aîné. Deux ans que je l'ai perdu de vue, on me l'a pris sur la route, et il faut qu'il soit bien en cour, pour que le grand capitaine l'invite à manger, et qu'est-ce que tu as à manger ? Rien ! Tu as entendu ce que l'invité aimerait manger : de la viande ! Un bon conseil, prends tout de suite le chapon, il coûte un florin.

LE GRAND CAPITAINÉ, *s'est assis avec Eilif et hurle.* À manger, Lamb, monstre de cuisinier, ou je t'assomme.

LE CUISINIER. Donne, Bon Dieu, espèce d'exploiteuse.

MÈRE COURAGE. Je croyais que c'est un misérable volatile.

LE CUISINIER. Il est misérable, donne-le, c'est une escroquerie, cinquante liards.

MÈRE COURAGE. Je dis un florin. Pour mon aîné, le cher invité de monsieur le grand capitaine, rien ne me paraît trop cher.

LE CUISINIER, *lui donne l'argent.* Mais au moins, plume-le, le temps que je fasse un feu.

MÈRE COURAGE, *s'assoit pour plumer le chapon.* Quelle tête il va faire quand il me verra. Lui, c'est mon fils audacieux et malin. J'en ai encore un, bête, mais qui est honnête. La fille est rien. Au moins elle parle pas, c'est déjà quelque chose.

LE GRAND CAPITAINÉ. Bois encore un coup, mon fils, c'est mon falerne préféré, je n'en ai plus qu'un tonneau ou deux, maximum, mais ça vaut ça quand je vois qu'il y a encore de la vraie religion dans mon armée. Et le berger des âmes reste là à regarder, parce qu'il se contente de prêcher : comment on doit s'y prendre, il ne sait pas. Et maintenant, Eilif, mon fils, rapporte-nous plus en détails avec quelle adresse tu as manœuvré ces paysans et capturé les vingt bœufs. Espérons qu'ils seront bientôt là.

EILIF. Dans un ou deux jours maximum.

MÈRE COURAGE. C'est gentil de la part de mon Eilif de ne ramener les bœufs que demain, sans ça vous n'auriez plus du tout honoré mon chapon.

EILIF. Donc, ça s'est passé comme ça : les bœufs qu'ils cachaient, j'ai appris que les paysans les déplaçaient en douce, surtout la nuit, des forêts vers un certain bois. C'est là que ceux de la ville voulaient aller les prendre. Je les ai tranquillement laissé ramener leurs bœufs, je pensais qu'ils les trouveraient plus facilement que moi. Mes gens, je leur ai donné envie de cette viande, deux jours durant je leur ai encore diminué leur maigre ration, pour que l'eau leur vienne à la gueule, rien que quand ils entendaient un mot qui commence par V et I, comme vitesse.

LE GRAND CAPITAINÉ. C'était malin de ta part.

EILIF. Peut-être. Tout le reste a été un jeu d'enfant. À part que les paysans avaient des gourdins et étaient trois fois aussi nombreux que nous et ont lancé une attaque meurtrière contre nous. Quatre m'ont poussé dans un fourré et ils m'ont fait sauter l'épée de la main et ils

ont crié : rends-toi ! Je me suis dit, quoi faire, ils vont me transformer en chair à pâté.

LE GRAND CAPITAINE. T'as fait quoi ?

EILIF. J'ai ri.

LE GRAND CAPITAINE. Quoi ?

EILIF. Ri. Alors ça a tourné à la discussion. Je me mets tout de suite à marchander et je dis : vingt florins pour les bœufs, c'est trop pour moi. J'en offre quinze. Comme si je voulais payer. Ils sont épatés et se grattent la tête. Aussitôt je me baisse pour prendre mon épée et je les taille en pièces. Nécessité n'a pas de loi, non ?

LE GRAND CAPITAINE. Qu'est-ce que tu dis de ça, berger des âmes ?

L'AUMÔNIER. À strictement parler, la phrase n'est pas dans la Bible, mais Notre Seigneur a su faire comme par magie de cinq petits pains cinq cents petits pains, alors qu'il n'y avait pas nécessité, et alors Il a pu aussi demander qu'on aime son prochain, car on était rassasié. De nos jours, c'est différent.

LE GRAND CAPITAINE, *rit*. Tout à fait différent. Tu auras tout de même un verre, pharisien. À *Eilif*. Tu les as taillés en pièces, ça c'est bien, comme ça mes braves auront un bon petit morceau à se mettre sous la dent. N'est-il pas dit dans l'Écriture : ce que tu as fait au plus humble de mes frères, c'est à moi que tu l'as fait ? Et qu'est-ce que tu leur as fait ? Tu leur as fourni un bon repas de viande de bœuf, car ils n'ont pas l'habitude du pain moisi, au contraire, autrefois, ils se préparaient dans leur casque une coupe bien fraîche de vin et de petits pains, avant d'aller se battre pour Dieu.

EILIF. Aussitôt je me baisse pour prendre mon épée et je les taille en pièces.

LE GRAND CAPITAINE. Tu as l'étoffe d'un jeune César. Tu devrais voir le roi.

EILIF. J'ai vu de loin. Il a quelque chose de lumineux. J'aimerais le prendre en exemple.

LE GRAND CAPITAINE. Tu as déjà quelque chose de lui. Un soldat comme toi, Eilif, un soldat courageux, je l'estime. Un comme ça, je le traite comme mon propre fils. *Il le conduit devant la carte*. Fais-toi une idée de la situation, Eilif ; il y a encore beaucoup à faire.

MÈRE COURAGE, *qui a écouté et qui, maintenant en colère, plume son chapon*. Ça doit être un lamentable grand capitaine.

LE CUISINIER. Un qui se goinfre, mais pourquoi lamentable ?

MÈRE COURAGE. Parce qu'il a besoin de soldats courageux, c'est pour ça. S'il savait faire un bon plan de campagne, pourquoi aurait-il besoin de soldats si courageux ? Des ordinaires suffiraient. Et puis, quand on trouve quelque part de si grandes vertus, ça prouve qu'il y a quelque chose de pourri.

LE CUISINIER. Je croyais que ça prouve qu'il y a quelque chose de bon.

MÈRE COURAGE. Non, qu'il y a quelque chose de pourri. Pourquoi, parce que si un grand capitaine ou un roi est vraiment bête et qu'il mène ses gens dans le merdier, alors, ces gens, ils ont besoin du mépris de la mort, encore une vertu. S'il est trop avare pour recruter assez de soldats, alors ils doivent être tous des hercules. Et si c'est un salopard et qu'il ne s'occupe de rien, alors ils doivent être rusés comme des serpents, sans ça ils sont foutus. Et c'est comme ça qu'ils ont besoin de loyauté exceptionnelle, puisqu'il leur en demande toujours trop. Ces vertus-là, un pays convenable, un bon roi et un grand capitaine n'en ont pas besoin. Dans un bon pays, pas besoin de vertus, tout le monde peut être tout à fait ordinaire, moyennement intelligent et même lâche.

LE GRAND CAPITAINE. Je parie que ton père était un soldat.

EILIF. Un grand, à ce qu'on m'a dit. C'est pour ça que ma mère m'a mis en garde. Je connais une chanson là-dessus.

LE GRAND CAPITAINE. Chante-la-nous ! *Hurlant.* Ça vient, ce repas ?

EILIF. Elle s'appelle : La chanson de la femme et du soldat. *Il la chante, en dansant une danse guerrière avec son sabre.*

Oui, le fusil ça tire et le poignard ça perce
Et l'eau dévore ceux qui la traversent.
Que faire avec les glaces ? Reste. C'est pas sage !
Disait la femme au soldat.
Mais son fusil chargé le soldat avançait,
Entendait le tambour, et de ça se moquait :
Au grand jamais marcher n'a fait mal à personne !
On descend vers le sud, on monte vers le nord,
On saisit le poignard avec le corps-à-corps !
Disaient à la femme les soldats.

Regrets amers pour qui n'écoute pas les sages,
Pour qui ne veut entendre les conseils de l'âge.
Ah, pas tant d'ambition ! Ça finira très mal !
Disait la femme au soldat.

Mais le soldat, avec le poignard au côté,
Lointain lui rit au nez et traversa le gué.
Et de quel mal pourrait le menacer cette eau ?
Quand la lune sera sur le toit de bardeaux,
Nous reviendrons, et ne va pas oublier ça !
Disaient à la femme les soldats.

Mère Courage, *dans la roulante, continue la chanson, en frappant sur une casserole avec la cuiller.*

Vous passez comme la fumée. Et passe aussi
La chaleur, puisque vos exploits ne chauffent pas !
Ça passe, la fumée ! Que Dieu la garde aussi !
Disait la femme au soldat.

EILIF. Qu'est-ce que c'est ?

Mère Courage, *continue de chanter.*

Et le soldat, avec le poignard au côté,
Avec lui s'enfonça, et l'emporta le gué,
Ainsi l'eau dévora ceux qui la traversaient.
Fraîche au-dessus du toit la lune se tenait
Mais le soldat, lui, descendait avec les glaces,
Et que disaient les soldats à la femme ?

Il passa comme la fumée. Aussi passa
La chaleur : ses exploits ne la réchauffent pas.
Amers regrets pour qui fuit les conseils des sages,
Disait la femme au soldat.

LE GRAND CAPITAINE. Ils s'en permettent des choses dans ma roulante, aujourd'hui.

EILIF, *est allé dans la roulante. Il embrasse sa mère.* Je te revois ! Où sont les autres ?

MÈRE COURAGE, *dans ses bras.* Heureux comme des poissons dans l'eau. Schweizerkas est devenu trésorier au Deuxième finnois ; au moins, comme ça, il n'aura pas l'occasion de se battre, j'ai pas pu le tenir tout à fait à l'écart.

EILIF. Et comment vont tes pieds ?

MÈRE COURAGE. Eh bien, le matin j'ai du mal à entrer dans ma chaussure.

LE GRAND CAPITAINE, *s'est approché.* Ainsi tu es la mère. J'espère que tu as pour moi d'autres fils comme celui-là.

EILIF. J'en ai de la chance : tu es assise là dans la roulante et tu entends comment on a distingué ton fils !

MÈRE COURAGE. Oui, j'ai entendu. *Elle lui donne une gifle.*

EILIF, *se tenant la joue.* Parce que j'ai capturé les bœufs ?

MÈRE COURAGE. Non. Parce que tu ne t'es pas rendu quand les quatre se sont rués sur toi et ont voulu faire de toi de la chair à pâté ! Je ne t'ai pas appris à faire attention à toi ? Diable de Finnois !

Le grand capitaine et l'aumônier rient.

TROIS ANS PLUS TARD, MÈRE COURAGE SE RETROUVE EN CAPTIVITÉ, AVEC LES RESTES D'UN RÉGIMENT FINNOIS. SA FILLE POURRA ÊTRE SAUVÉE, AINSI QUE SA CARRIOLE, MAIS SON FILS HONNÊTE VA MOURIR.

Un campement. L'après-midi. À un mât, le drapeau du régiment. Mère Courage a tendu une corde à linge entre sa carriole, qui est abondamment garnie de toute sorte de marchandises, et un gros canon, et avec Catherine elle plie du linge sur le canon. En même temps elle marchande un sac de balles avec son intendant. Schwei-zerkas, à présent en tenue de trésorier, les regarde. Une jolie fille, Yvette Potier, un verre d'eau-de-vie devant elle, coud un chapeau bigarré. Elle est en mi-bas ; à côté d'elle, ses chaussures rouges à talons.

L'INTENDANT. Je vous donne ces balles pour deux florins. C'est bon marché, j'ai besoin de cet argent, parce que le colonel se saoule depuis deux jours avec les officiers, et il n'y a plus de liqueurs.

MÈRE COURAGE. Ce sont des munitions de l'année. Si on les trouve chez moi, je passe en cour martiale. Vous vendez ces balles, canaille, et l'armée n'a pas de quoi tirer devant l'ennemi.

L'INTENDANT. Ne soyez pas si sévère, une main lave l'autre.

MÈRE COURAGE. Je ne prends pas le bien de l'armée. Pas à ce prix-là.

L'INTENDANT. Vous pourrez les vendre cinq florins, et même huit, dès ce soir, en toute discrétion, à l'intendant du Quatrième, si vous lui établissez un reçu de douze florins. Il n'a plus du tout de munitions.

MÈRE COURAGE. Pourquoi ne faites-vous pas ça vous-même ?

L'INTENDANT. Parce que je me méfie de lui, nous sommes amis.

MÈRE COURAGE, *prend le sac. Donne. À Catherine. Porte ça derrière et paie-lui un florin et demi. À l'intendant qui proteste. Je dis un florin et demi. Catherine traîne le sac vers l'arrière, l'intendant la suit. Mère Courage à Schweizerkas. Tiens, reprends tes caleçons, fais-y bien attention, on est en octobre, et ça se pourrait que l'automne s'amène, c'est exprès que je ne dis pas : doit, car j'ai appris qu'il n'y a rien qui doit arriver, comme on le croit, même pas les saisons. Mais la caisse de ton régiment doit être juste, elle, quoi qu'il arrive. Elle est juste, ta caisse ?*

SCHWEIZERKAS. Oui, mère.

MÈRE COURAGE. N'oublie pas qu'ils ont fait de toi un trésorier parce que tu es honnête et pas parce que tu serais audacieux comme ton frère, et surtout, parce que tu es si simplet que l'idée ne te viendrait sûrement pas de filer avec, pas toi. Ça me tranquillise vraiment. Et ne me perds pas ces caleçons.

SCHWEIZERKAS. Non, mère, je les mettrai sous le matelas. *Il s'apprête à partir.*

L'INTENDANT. Je vais avec toi, trésorier.

MÈRE COURAGE. Et ne lui apprenez pas vos trucs !

Sans saluer, l'intendant sort avec Schweizerkas.

YVETTE, *lui fait un signe de la main.* Tu pourrais tout de même saluer, intendant !

MÈRE COURAGE, à Yvette. Je n'aime pas les voir ensemble. Ce n'est pas une fréquentation pour mon Schweizerkas. Mais la guerre ne se présente pas mal. Jusqu'à ce que tous les pays s'y mettent, elle peut durer quatre ou cinq ans comme un rien. Un peu de nez et pas d'imprudence, et je fais de bonnes affaires. Tu ne sais pas qu'avec ta maladie tu ne dois pas boire le matin ?

YVETTE. Qui dit que je suis malade, c'est une calomnie !

MÈRE COURAGE. Tout le monde le dit.

YVETTE. Parce que tout le monde ment. Mère Courage, je suis complètement désespérée, à cause de ces mensonges tout le monde prend le large comme si j'étais un poisson pourri, à quoi bon arranger encore mon chapeau ? *Elle le jette.* C'est pour ça que je bois le matin, je ne l'avais jamais fait, ça donne des pattes d'oie, mais maintenant tout est sans importance. Au Deuxième finnois, tout le monde me connaît. J'aurais dû rester à la maison, quand mon premier m'a trompée. La fierté, c'est pas pour nous autres, il faut savoir avaler n'importe quoi, sans ça on descend la pente.

MÈRE COURAGE. Surtout, ne recommence pas avec ton Pieter, devant ma fille innocente, et comment tout ça s'est passé.

YVETTE. Justement, il faut qu'elle l'entende, comme ça elle s'endurcira contre l'amour.

MÈRE COURAGE. Y en a aucune qui s'endurcit.

YVETTE. Alors je le raconte parce que ça me soulage. C'est comme ça que ça commence, j'ai grandi dans la belle Flandre, sans ça je ne l'aurais pas rencontré et je ne me trouverais pas maintenant ici, en Pologne, car c'était un cuisinier de l'armée, blond, un Hollandais, mais

maigre. Catherine, méfie-toi des maigres, mais dans ce temps-là, ça je ne le savais pas encore, moi non plus, déjà dans ce temps-là il en avait une autre, et d'ailleurs on l'appelait déjà Pieter-la-pipe, parce qu'il n'ôtait pas sa pipe du bec en faisant ça, tellement c'était pour lui accessoire.

Elle chante la « Chanson de la fraternisation » :

J'avais juste dix-sept étés
Quand chez nous l'ennemi s'en vint.
Il mit son sabre de côté
Et gentiment me prit la main.
Après la prière de mai
Elle est venue la nuit de mai.
Le régiment s'était groupé
Le tambour nous donna le ton
L'ennemi derrière un buisson
Nous prit et a fraternisé.

Les ennemis étaient centaines.
Cuisinier qu'il était, le mien.
Le jour, j'avais pour lui des haines,
Pourtant la nuit je l'aimais bien.
Après la prière de mai
Elle est venue la nuit de mai.
Le régiment s'était groupé
Le tambour va donner le ton
L'ennemi derrière un buisson
Nous prend, on va fraterniser.

L'amour qu'alors je ressentais
C'était pour moi force céleste
Mais les miens point ne comprenaient
Que je l'aime et ne le déteste.
Par un trouble petit matin
La peine devint mon destin.
Le régiment s'était groupé
Le tambour nous donna le ton
L'ennemi et mon bien-aimé
De notre ville alors s'en vont.

Malheureusement je suis partie à sa recherche, mais je ne suis jamais tombée dessus, il y a cinq ans de ça. *Elle va en titubant derrière la carriole.*

MÈRE COURAGE. Tu as laissé ton chapeau.

YVETTE. Le prenne qui voudra.

MÈRE COURAGE. Que ça te serve de leçon, Catherine. Ne m'entreprends jamais rien avec des soldats. L'amour est une force céleste, je te préviens. Même avec ceux qui ne sont pas de l'armée, c'est pas du miel. Il dit qu'il aimerait baiser le sol foulé par tes pieds, tu les as lavés hier, tant que j'y suis, et puis tu es sa servante. Sois heureuse d'être muette, comme ça tu ne te contredis jamais, ou tu n'auras jamais à t'arracher la langue, pour avoir dit la vérité ; être muet, c'est un don du ciel. Et voilà qu'arrive le cuisinier du grand capitaine, qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ?

Le cuisinier et l'aumônier arrivent.

L'AUMÔNIER. Je vous apporte un message de votre fils, Eilif, et du coup le cuisinier est venu avec moi, celui-là, vous lui avez fait impression.

LE CUISINIER. Je suis juste venu avec lui prendre un peu l'air.

MÈRE COURAGE. Ici vous le pourrez toujours, si vous vous conduisez correctement, et même sans ça, je viendrai bien à bout de vous. Qu'est-ce qu'il veut, je n'ai pas d'argent de reste.

L'AUMÔNIER. À vrai dire, c'est au frère, à monsieur le trésorier, que j'ai à transmettre quelque chose.

MÈRE COURAGE. Il n'est plus ici, et ailleurs non plus. C'est pas le trésorier de son frère. Eilif ne doit pas le tenter et se servir de sa malice contre lui. *Elle lui donne de l'argent qu'elle a tiré de la sacoche qu'elle porte en bandoulière.* Donnez-lui ça, c'est un péché, il spéculer sur l'amour maternel, et il devrait avoir honte.

LE CUISINIER. Plus longtemps, après il doit partir avec le régiment, qui sait, peut-être vers la mort. Vous devriez encore ajouter quelque chose, ou ensuite vous le regretterez. Vous, les femmes, vous êtes dures, mais ensuite vous regrettez. Un petit verre d'eau-de-vie en son temps, ça n'aurait pas compté, mais on ne l'a pas donné, et qui sait, après il y en a un qui repose sous le gazon, et vous ne pouvez plus le déterrer.

L'AUMÔNIER. Ne devenez pas sentimental, cuisinier. Tomber dans cette guerre, c'est une grâce et pas une contrariété, pourquoi ? C'est une guerre de religion. Pas une ordinaire mais une spéciale, que l'on fait pour la foi, et qui ainsi plaît à Dieu.

LE CUISINIER. C'est juste. Dans un sens, c'est une guerre parce qu'on y rançonne, égorge et pille, sans oublier qu'on y viole un peu, mais différente de toutes les autres guerres, du fait que c'est une guerre de religion, ça c'est clair. Mais elle donne soit aussi, reconnaissez-le.

L'AUMÔNIER, à Mère Courage, montrant le cuisinier. J'ai essayé de

l'empêcher de venir, mais il a dit que vous l'aviez séduit, il rêve de vous.

LE CUISINIER, *allume un brûle-gueule*. Simplement de recevoir d'une belle main un verre d'eau-de-vie, rien de plus. Mais je suis déjà assez accablé, parce que l'aumônier a raconté de telles blagues tout au long du chemin que je dois être encore tout rouge.

MÈRE COURAGE. Et en habit de prêtre ! Je vais être obligée de vous donner à boire, ou par ennui vous allez encore me faire une proposition malhonnête.

L'AUMÔNIER. Voilà une tentation, dit l'aumônier du roi, et il y succomba. *En parlant, se tournant vers Catherine*. Et qui est cette séduisante personne ?

MÈRE COURAGE. Ce n'est pas une séduisante mais une honnête personne.

L'aumônier et le cuisinier vont avec Mère Courage derrière la carriole. Catherine les suit du regard, puis elle laisse le linge pour se diriger vers le chapeau. Elle le ramasse et s'assoit en mettant les chaussures rouges. On entend dans le fond Mère Courage discuter politique avec l'aumônier et le cuisinier.

MÈRE COURAGE. Les Polonais ici en Pologne n'auraient pas dû s'en mêler. C'est vrai que notre roi est entré chez eux avec chevaux, hommes et équipages, mais au lieu de maintenir la paix, les Polonais se sont mêlés de leurs propres affaires et ont attaqué le roi, alors qu'il passait tout tranquillement. Il se sont donc rendus coupables d'une violation de paix et tout le sang retombe sur leurs têtes.

L'AUMÔNIER. Notre roi n'avait en vue que la paix. L'empereur les avait tous asservis, les Polonais comme les Allemands, et il a fallu que le roi les libère.

LE CUISINIER. Je vois ça comme ça, votre eau-de-vie est remarquable, je me suis pas trompé sur votre mine, mais comme nous parlons du roi, la liberté, qu'il a voulu introduire en Allemagne, lui a coûté assez cher, au roi, parce qu'il a introduit la gabelle en Suède, ce qui, comme je l'ai dit, a coûté aux pauvres, alors il a en plus été obligé d'enfermer et d'écarter les Allemands, parce qu'ils tenaient à leur esclavage sous l'empereur. Bien sûr, quand un ne voulait pas être libéré, le roi ne pratiquait pas la plaisanterie. D'abord il a juste voulu protéger la Pologne des méchantes gens, surtout de l'empereur, mais alors l'appétit est venu en mangeant, et il a protégé toute l'Allemagne. Elle s'est pas mal rebellée. Résultat, le bon roi n'a retiré que des ennuis de sa bonté et de ses dépenses, qu'il a naturellement été obligé de faire récupérer sous forme d'impôts, ce qui a fait du vilain, mais il

ne s'est pas laissé rebuter. Il avait une chose pour lui, la parole de Dieu, c'était déjà ça. Car autrement on aurait encore dit qu'il faisait ça pour son compte et parce qu'il voulait réaliser des bénéfices. Résultat, il a toujours eu bonne conscience, pour lui c'était le principal.

MÈRE COURAGE. On voit bien que vous n'êtes pas suédois, ou vous parleriez autrement du roi-héros.

L'AUMÔNIER. Après tout vous mangez son pain.

LE CUISINIER. Je ne mange pas son pain, mais je le lui cuis.

MÈRE COURAGE. Il ne peut pas être vaincu, pourquoi, parce que ses gens croient en lui. *Sérieuse.* Quand on entend parler les gros bonnets, ils ne font la guerre que par crainte de Dieu et que pour tout ce qui est beau et bien. Mais quand on y regarde de plus près, ils ne sont pas si bêtes, ils font la guerre pour le profit. Et autrement les petites gens comme moi ne seraient pas davantage dans le coup.

LE CUISINIER. C'est ça.

L'AUMÔNIER. Et comme Hollandais, vous feriez bien de regarder le drapeau qui flotte ici, avant d'exprimer une opinion en Pologne.

MÈRE COURAGE. Ici, rien que de bons protestants, en tout cas. Santé !

Coiffée du chapeau d'Yvette et imitant la démarche de celle-ci, Catherine a commencé d'aller et venir en se pavanant.

Soudain on entend une canonnade et des coups de feu. Roulement de tambour. Mère Courage, le cuisinier et l'aumônier bondissent de derrière la carriole, ces deux derniers le verre encore à la main. L'intendant et un soldat arrivent en courant près du canon et en le poussant essaient de l'emmener.

MÈRE COURAGE. Qu'est-ce qui se passe ? Il faut d'abord que j'enlève mon linge, bande de brutes.

Elle essaie de sauver son linge.

L'INTENDANT. Les catholiques ! Une attaque-surprise. On ne sait pas si on pourra filer. *Au soldat.* Enlève cette pièce ! *Il repart en courant.*

LE CUISINIER. Seigneur Dieu, il faut que j'aille chez le grand capitaine. Courage, je reviendrai un de ces jours bavarder un peu. *Il sort précipitamment.*

MÈRE COURAGE. Arrêtez, vous avez laissé votre pipe !

LE CUISINIER, *de loin.* Gardez-la moi ! Il me la faut.

MÈRE COURAGE. Juste comme on commençait à gagner un peu !

L'AUMÔNIER. Oui, alors je n'ai plus qu'à partir aussi. Il est vrai que si l'ennemi est déjà si proche, ça pourrait être dangereux. Heureux les pacifiques, c'est ce qu'on dit en temps de guerre. Si seulement j'avais un manteau.

MÈRE COURAGE. Je ne prête pas de manteau, et même s'il y va d'une vie. J'ai fait de mauvaises expériences.

L'AUMÔNIER. Mais je suis particulièrement exposé, à cause de ma religion.

MÈRE COURAGE, *va lui chercher un manteau.* Je fais ça contre ma meilleure conscience. Allez, filez.

L'AUMÔNIER. Merci beaucoup, c'est généreux de votre part, mais il est peut-être préférable que je reste ici, je pourrais éveiller des soupçons et attirer sur moi l'ennemi, si on me voit en train de courir.

MÈRE COURAGE, *au soldat.* Laisse-le où il est, espèce d'âne, qui te paiera ? Moi je te le garde, et toi il y va de ta vie.

LE SOLDAT, *se sauvant.* Vous pourrez témoigner, j'ai essayé.

MÈRE COURAGE. Je le jure. *Elle voit sa fille, coiffée du chapeau.* Qu'est-ce que tu fais avec ce chapeau de putain ? Tu vas m'enlever ça tout de suite, tu as perdu la boule ? Maintenant que l'ennemi arrive ? *Elle arrache le chapeau de la tête de Catherine.* Tu veux qu'ils te découvrent et qu'ils fassent de toi une putain ? Et elle a enfilé les chaussures, cette babylonienne ! À bas les chaussures ! *Elle veut les lui retirer.* Jésus ! Aide-moi, monsieur l'aumônier, qu'elle se fasse à cette histoire de chaussures ! Je reviens tout de suite. *Elle court à la carriole.*

YVETTE, *arrive, en se poudrant.* Qu'est-ce qu'on dit, que les catholiques arrivent ? Où est mon chapeau ? Qui l'a piétiné ? Je ne peux pourtant pas me promener comme ça, si les catholiques arrivent. Qu'est-ce qu'ils vont penser de moi ? Et j'ai pas de miroir. À l'aumônier. De quoi j'ai l'air ? Trop de poudre ?

L'AUMÔNIER. Juste ce qu'il faut.

YVETTE. Et où sont les chaussures rouges ? *Elle ne les trouve pas, Catherine ayant caché ses pieds sous sa robe.* Je les avais laissées ici. Je vais être obligée d'aller pieds nus jusqu'à ma tente. C'est un scandale ! *Elle sort.*

Schweizerkas arrive en courant, portant une petite cassette.

MÈRE COURAGE, *arrive les mains pleines de cendres.* À Catherine. J'ai de la cendre. À Schweizerkas. Qu'est-ce que tu trimballes là ?

SCHWEIZERKAS. La caisse du régiment.

MÈRE COURAGE. Jette-la ! Ça s'est détrésoriérisé.

SCHWEIZERKAS. Elle est en dépôt. *Il va vers le fond.*

MÈRE COURAGE, *à l'aumônier.* Dépouille la soutane, aumônier, sans ça ils sauront qui tu es, malgré le manteau. *Elle barbouille de cendre le visage de Catherine.* Bouge pas ! Bon, un peu de crasse, et tu es tranquille. Quel malheur ! Les sentinelles étaient saoules. On dit que sa lampe, il faut la mettre sous le boisseau. Un soldat, surtout un catholique, et un visage propre, et du coup on a la putain. Ils reçoivent rien à bouffer pendant des semaines, et après, quand ils reçoivent à bouffer, grâce au gaspillage, ils se jettent sur les donzelles. Maintenant ça doit aller. Fais voir. Pas mal. Comme si tu t'étais roulée dans la crasse. Tremble pas. Comme ça, il ne peut rien t'arriver. À *Schweizerkas.* Où tu as rangé la caisse ?

SCHWEIZERKAS. Je me suis dit, je la mets dans la carriole.

MÈRE COURAGE, *horrifiée.* Quoi, dans ma carriole ? Dieu punit une bêtise comme ça ! Pour une fois que j'ai le dos tourné ! Ils vont nous pendre tous les trois.

SCHWEIZERKAS. Alors je vais la mettre ailleurs, ou je me sauve avec.

MÈRE COURAGE. Tu restes ici, c'est trop tard.

L'AUMÔNIER, *qui n'a pas fini de se changer, crie vers l'avant.* Pour l'amour du ciel, le drapeau !

MÈRE COURAGE, *amène le drapeau du régiment.* Pauvre de moi ! Je n'y faisais même plus attention. Vingt-cinq ans que je l'ai.

La canonnade s'amplifie.

Un matin, trois jours plus tard. Le canon a disparu. Mère Courage, Catherine, l'aumônier et Schweizerkas, l'air soucieux, sont assis en train de manger.

SCHWEIZERKAS. Ça fait déjà trois jours que je traînasse ici et monsieur l'adjudant, qui a toujours été indulgent pour moi, doit commencer à demander : où est donc Schweizerkas et la cassette de la solde ?

MÈRE COURAGE. Sois heureux qu'ils n'aient pas trouvé ta trace.

L'AUMÔNIER. Qu'est-ce que je devrais dire, moi ? Je ne peux même pas faire mes dévotions, ou ça pourrait aller mal pour moi. Il est dit : celui dont le cœur est plein à la gueule qui déborde, mais malheur si c'est chez moi que ça déborde !

MÈRE COURAGE. C'est ça. J'en ai deux qui sont assis là, un avec une religion et un autre avec une cassette. Je ne sais pas ce qui est le plus dangereux.

L'AUMÔNIER. C'est que nous voici dans la main de Dieu.

MÈRE COURAGE. On n'est pas déjà perdus à ce point, je ne crois pas, mais quand même je dors pas la nuit. S'il n'y avait pas toi, Schweizerkas, ça serait plus facile. Je crois que je m'y suis bien prise. Je leur ai dit que je suis contre l'Antéchrist, le Suédois, qui porte des cornes, et que je l'ai vu, la corne de gauche était un peu usée. En plein interrogatoire, j'ai demandé où je pouvais acheter des cierges bénis, pas trop chers. J'ai su y faire parce que le père de Schweizerkas était catholique et qu'il plaisantait souvent là-dessus. Ils ne m'ont pas cm tout à fait, mais ils n'ont pas de cantinière au régiment. Alors ils ont fermé les yeux. Peut-être même que ça finira bien. On est prisonniers, mais comme le pou dans la fourrure.

L'AUMÔNIER. Le lait est bon. Pour ce qui est de la quantité, il va bien falloir maintenant que nous modérions un peu nos appétits suédois. C'est que nous sommes vaincus.

MÈRE COURAGE. Qui est vaincu ? En fait, les victoires et les défaites des gros bonnets, en haut, et celles des gens d'en bas ne collent pas toujours, à beaucoup près. Il y a même des cas où pour les gens d'en bas la défaite est en réalité un gain. L'honneur est perdu, mais rien d'autre. Je me rappelle, un jour, en Livonie, notre grand capitaine s'est fait mettre par l'ennemi une telle volée, que dans la confusion j'ai même hérité de la racaille un cheval blanc, il m'a tiré ma carriole pendant sept mois jusqu'à ce qu'on ait gagné et qu'il y ait une inspection. En général, on peut dire que les victoires et les défaites nous reviennent cher, à nous les gens du commun. Pour nous, la meilleure chose, c'est quand la politique n'avance pas. À *Schweizerkas*. Mange !

SCHWEIZERKAS. Ça ne me dit rien. L'adjutant, comment il va payer la solde ?

MÈRE COURAGE. Dans la fuite on ne paie pas de solde.

SCHWEIZERKAS. Si, ils y ont droit. Sans solde, ils ne sont pas obligés de fuir. Ils ne sont pas forcés de mettre un pied devant l'autre.

MÈRE COURAGE. Schweizerkas, tes scrupules me font presque peur. Je t'ai appris que tu dois être honnête, car tu n'es pas malin, mais ça a des limites. Maintenant, je vais aller avec l'aumônier acheter un drapeau catholique et de la viande. La viande, personne ne sait la choisir comme lui, aussi sûrement qu'en plein somnambulisme. Je crois que ce qui lui fait repérer le bon petit morceau, c'est que l'eau lui vient machinalement à la bouche. Encore heureux qu'on me laisse faire mon commerce. On ne demande pas sa religion à un commerçant, mais ses prix. Et les caleçons protestants tiennent aussi chaud que les autres.

L'AUMÔNIER. Comme disait le moine mendiant, alors qu'il était question que les luthériens mettent tout sens dessus dessous à la ville et à la campagne : on aura toujours besoin de mendiants. *Mère Courage disparaît dans la carriole.* Elle se fait quand même du souci pour la cassette. Jusqu'ici, nous sommes passés inaperçus, comme si nous étions tous de la carriole, mais ça va durer combien de temps.

SCHWEIZERKAS. Je peux la faire disparaître.

L'AUMÔNIER. Ça serait presque encore plus dangereux. Si quelqu'un te voit ! Ils ont des mouchards. Hier matin il y en a un qui a surgi du fossé devant moi, alors que je faisais mes besoins. Je prends peur et j'arrive tout juste à retenir une oraison jaculatoire. Ça m'aurait trahi. Je crois que c'est encore à la merde qu'ils aiment le mieux flairer si c'est un protestant. Le mouchard était une sorte de petit crevé avec un bandeau sur l'œil.

MÈRE COURAGE, *descendant de la carriole avec une corbeille.* Et qu'est-ce que j'ai trouvé, espèce d'effrontée ? *Elle brandit, triomphante, les chaussures rouges à talons.* Les chaussures rouges à talons d'Yvette ! Elle les a froidement raflées. Parce que vous lui avez mis dans la tête qu'elle était une personne séduisante ! *Elle les pose dans la corbeille.* Je vais les rendre. Voler les chaussures d'Yvette ! Elle, elle va à sa ruine pour de l'argent, ça je comprends. Mais toi, tu voudrais le faire pour rien, pour le plaisir. Je te l'ai dit, il faut que tu attendes la paix. Surtout pas de soldat ! Attends la paix pour ce qui est de faire la fière !

L'AUMÔNIER. Je ne trouve pas qu'elle fasse la fière.

MÈRE COURAGE. Encore trop. Quand elle est comme une pierre en Dalécarlie, où y a rien d'autre, si bien que les gens disent : « On ne la voit pas du tout, l'infirme », c'est comme ça que je l'aime le mieux. Tant que ça sera comme ça, il lui arrivera rien. *À Schweizerkas.* Toi, laisse la cassette où elle est, tu entends. Et surveille ta sœur, elle en a besoin. Vous finirez par m'enterrer. Plutôt garder un sac de puces. *Elle s'éloigne avec l'aumônier. Catherine range la vaisselle.*

SCHWEIZERKAS. Plus beaucoup de jours où on pourra s'asseoir au soleil en manches de chemise. *Catherine montre un arbre.* Oui, les feuilles sont déjà jaunes. *Catherine lui demande par gestes s'il veut boire.* Je ne bois pas. Je réfléchis. *Un temps.* Elle dit qu'elle ne dort pas. Je devrais quand même emmener la cassette, j'ai trouvé une cachette. Va me chercher quand même un verre. *Catherine va derrière la carriole.* Je vais la mettre dans le trou de taupe au bord du fleuve, jusqu'à ce que je la reprenne. J'irai peut-être déjà la reprendre cette nuit, au petit matin, pour la porter au régiment. En trois jours, est-ce qu'ils ont pu fuir bien loin ? Il en fera des yeux, l'adjudant. Tu m'as agréablement déçu, Schweizerkas, il va dire. Je te confie la caisse et tu la rapportes.

Au moment où Catherine réapparaît de derrière la carriole avec un verre, elle tombe sur deux hommes. L'un d'eux est un adjudant, le deuxième la salue d'un grand coup de chapeau. Il a un bandeau sur l'œil.

L'HOMME AU BANDEAU. Bonjour à vous, chère mademoiselle. Avez-vous vu par ici un homme du Deuxième finnois ?

Catherine, très effrayée, s'enfuit vers l'avant, en renversant l'eau-de-vie. Les deux hommes se regardent et se retirent, après avoir aperçu Schweizerkas assis.

SCHWEIZERKAS, brusquement tiré de sa réflexion. Tu en as renversé la moitié. Qu'est-ce que c'est que ces singeries ? Tu t'es cogné l'œil ? Je ne te comprends pas. Mais il faut que je parte, je l'ai décidé, c'est ce qu'il y a de mieux. *Il se lève. Elle fait tout pour qu'il se rende compte du danger. Il se contente de la repousser.* J'aimerais bien savoir ce que tu veux dire. Sûrement que ça part chez toi d'un bon sentiment, pauvre bête, tu peux pas t'exprimer. Qu'est-ce que ça peut bien faire si tu as renversé l'eau-de-vie, je boirai encore plus d'un verre, je n'en suis pas à un près. *Il va chercher la cassette dans la carriole et la met sous sa tunique.* Je reviens tout de suite. Maintenant, ne me retiens pas, sans ça je me fâche. Bien sûr que ça part chez toi d'un bon sentiment. Si tu pouvais parler.

Comme elle veut le retenir, il l'embrasse et se dégage. Il sort. Elle est désespérée, court à droite et à gauche, en émettant de petits sons. L'aumônier et Mère Courage reviennent. Catherine se jette sur sa mère.

MÈRE COURAGE. Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ? Mais tu es toute retournée. On t'a fait quelque chose ? Où est Schweizerkas ? Raconte posément, Catherine. Ta mère te comprend. Quoi, le bâtard a quand même emporté la cassette ? Je te la lui flanquerais à la tête, à ce faux-jeton. Prends ton temps et bafouille pas, sers-toi de tes mains, j'aime pas quand tu jappes comme un chien, qu'est-ce que va penser l'aumônier ? Ça le fait frémir. C'est un borgne qui était là ?

L'AUMÔNIER. Le borgne est un mouchard. Ils ont pris Schweizerkas ? Catherine hoche la tête, hausse les épaules. On est faits.

MÈRE COURAGE sort de la corbeille un drapeau catholique que l'aumônier fixe au mât. Hissez le nouveau drapeau !

L'AUMÔNIER, amer. Ici, on est de bons catholiques, en tout cas.

On entend des voix qui viennent du fond. Les deux hommes amènent Schweizerkas.

SCHWEIZERKAS. Lâchez-moi, je n'ai rien sur moi. Ne me déboîtez pas l'omoplate, je suis innocent.

L'ADJUDANT. Il est d'ici. Vous vous connaissez.

MÈRE COURAGE. Nous ? D'où ça ?

SCHWEIZERKAS. Je ne la connais pas. Dieu sait qui c'est, je n'ai rien à voir avec eux. J'ai acheté ici mon manger de midi, ça a coûté dix liards. Possible que vous m'avez vu assis là, en plus c'était trop salé.

L'ADJUDANT. Qui êtes-vous, hein ?

MÈRE COURAGE. On est des gens comme il faut. C'est vrai, il a acheté de quoi manger ici. Pour lui c'était trop salé.

L'ADJUDANT. Vous voudriez faire comme si vous ne le connaissiez pas ?

MÈRE COURAGE. Comment je le connaîtrais ? Je ne les connais pas tous. Je ne demande à personne comment il s'appelle et s'il est un païen ; s'il paie, c'est pas un païen. Es-tu un païen ?

SCHWEIZERKAS. Pas du tout.

L'AUMÔNIER. Il est resté assis posément et il n'a pas ouvert le bec, sauf quand il a mangé. Alors il ne peut pas faire autrement.

L'ADJUDANT. Et toi, qui es-tu ?

MÈRE COURAGE. C'est rien que mon verse-à-boire. Et vous avez sûrement soif, je vais vous chercher un verre d'eau-de-vie, vous vous êtes sûrement dépêchés et échauffés.

L'ADJUDANT. Pas d'eau-de-vie pendant le service. À *Schweizerkas*. Tu as emporté quelque chose. Tu as dû le cacher au bord du fleuve. La tunique te faisait une bosse comme ça, quand tu es parti d'ici.

MÈRE COURAGE. C'était vraiment lui ?

SCHWEIZERKAS. Je crois que vous voulez parler d'un autre. J'en ai vu un s'élancer avec la tunique qui se bosselait. Je ne suis pas le bon.

MÈRE COURAGE. Moi aussi je crois que c'est un malentendu, ça peut arriver. Je m'y connais en individus, je suis la Courage, vous en avez entendu parler, tout le monde me connaît, et je vous le dis, il a l'air honnête.

L'ADJUDANT. On est après la caisse du Deuxième finnois. Et on sait de quoi il a l'air, celui qui l'a en dépôt. On l'a cherché pendant deux jours. C'est toi.

SCHWEIZERKAS. C'est pas moi.

L'ADJUDANT. Et si tu ne l'envoies pas, t'es foutu, ça tu le sais. Où elle est ?

MÈRE COURAGE, *pressante*. Mais il la donnerait, si sans ça, il était foutu. Il dirait tout de suite, je l'ai, la voilà, vous êtes les plus forts. Il

n'est pas bête à ce point. Parle donc, pataud que tu es, monsieur l'adjudant te donne une chance.

SCHWEIZERKAS. Puisque je l'ai pas.

L'ADJUDANT. Alors, viens. On va tirer ça au clair.

Ils l'emmènent.

MÈRE COURAGE, *crie*. Il le dirait. Il n'est pas bête à ce point. Et ne lui déboîtez pas l'omoplate !

Elle court après eux.

Le même soir. L'aumônier et Catherine la muette lavent des verres et nettoient des couteaux.

L'AUMÔNIER. Des cas pareils, où on se fait pincer, on en trouve dans l'histoire de la religion. Je songe à la passion de Notre Seigneur et Sauveur. Il y a là-dessus une vieille chanson. *Il chante le « Chant des heures » :*

Au point du jour le Seigneur,
Donné comme un assassin,
Dut comparaître devant
Ponce-Pilate, un païen.

Qui le trouva innocent,
Non passible de la mort,
Et pour ça le renvoya
Par-devant le roi Hérode.

Le fils de Dieu, à trois heures,
Fut forcé à coups de fouet,
Sa tête fut déchirée
Par la couronne d'épines !

Couvert de risées, d'insultes,
Il fut longtemps flagellé,
Et cette croix pour sa mort
Dut lui-même la porter.

À six heures, dépouillé,
Sur la croix il fut cloué
Sur quoi son sang s'écoula,
Par cris et plaintes pria.

La populace raillait,
Et les deux accrochés là,
Jusqu'à ce que le soleil
Se dérobât devant ça.

Jésus cria vers neuf heures,

Gémit d'être abandonné,
Et dans sa bouche la bile
Au vinaigre se mêla.

Alors il rendit l'esprit,
La terre trembla, le voile
Du temple se déchira
Et maint rocher se fendit.

Et quand le soir est venu
Les os on lui a rompu,
Et Jésus eut le côté
Percé par un coup d'épée.

Et coulèrent sang et eau.
Ils l'ont fait par dérision.
C'est ça qu'ils nous ont commis
Avec lui, le fils de l'homme.

MÈRE COURAGE, *arrive, excitée*. C'est une question de vie ou de mort. Mais il paraît qu'on peut s'entendre avec l'adjudant. Seulement, nous ne devons pas laisser voir que c'est notre Schweizerkas, sans ça nous serons ses complices. Ce n'est qu'une question d'argent. Mais l'argent, où le prendre ? Yvette n'est pas venue ? Je l'ai rencontrée en chemin, elle a déjà mis le grappin sur un colonel, peut-être qu'il lui achètera un commerce de cantinière.

L'AUMÔNIER. Vous voulez vraiment vendre ?

MÈRE COURAGE. Où est-ce que je prendrais l'argent pour l'adjudant ?

L'AUMÔNIER. Et vous voulez vivre de quoi ?

MÈRE COURAGE. C'est bien ça.

Yvette Pottier arrive en compagnie d'un très vieux colonel.

YVETTE, *embrasse Mère Courage*. Chère Courage, qui aurait dit qu'on se reverrait si vite ! *Chuchotant*. Il n'est pas contre. *Fort*. C'est mon bon ami, qui me conseille en affaires. Il faut dire que j'ai appris, par hasard, que vous vouliez vendre votre carriole, à cause des circonstances. Je serais tentée.

MÈRE COURAGE. La donner en gage, pas la vendre, surtout pas de précipitation, une carriole comme ça, en temps de guerre, ça ne se rachète pas facilement.

YVETTE, *déçue*. Seulement donnée en gage, je croyais qu'elle était à vendre. Dans ce cas, je ne sais pas si ça m'intéresse. *Au colonel*. Qu'est-ce que tu en penses ?

LE COLONEL. Tout à fait de ton avis, chère.

MÈRE COURAGE. Elle sera seulement donnée en gage.

YVETTE. Je croyais qu'il vous fallait cet argent.

MÈRE COURAGE, *avec fermeté*. Il me faut cet argent, mais je préfère me rentrer les jambes dans le corps à courir après une offre que de vendre tout de suite. Pourquoi, parce que nous vivons de la carriole. C'est une occasion pour toi, Yvette, qui sait quand tu en retrouveras une pareille, et quand tu auras un cher ami pour te conseiller, c'est bien ça ?

YVETTE. Oui, mon ami pense que je devrais sauter sur l'occasion, mais moi je ne sais pas. Si elle est seulement donnée en gage... tu penses bien toi aussi qu'on devrait acheter tout de suite ?

LE COLONEL. Je le pense aussi.

MÈRE COURAGE. Alors il faut que tu te choisisses quelque chose qui soit à vendre, tu vas peut-être trouver, si tu prends le temps, et si ton ami se balade avec toi, disons une semaine ou deux, tu pourrais trouver ce qui te convient.

YVETTE. Eh bien alors, nous allons chercher, j'aime me balader pour me choisir quelque chose, j'aime me balader avec toi, Poldi, c'est un vrai plaisir, non ? Et même si ça doit durer deux semaines ! Quand donc voulez-vous rembourser, si on vous donne l'argent ?

MÈRE COURAGE. Je peux rembourser en deux semaines, peut-être en une.

YVETTE. Je n'arrive pas à me décider, Poldi chéri, conseille-moi. *Elle prend le colonel à part*. Je sais qu'elle est forcée de vendre, là-dessus je suis tranquille. Et l'enseigne, le blond, tu le connais, il veut bien me prêter l'argent. Il est fou de moi, il dit que je lui rappelle quelqu'un. Qu'est-ce que tu me conseilles ?

LE COLONEL. Je te mets en garde contre lui. Ce n'est pas quelqu'un de bien. Il en profitera, je t'ai dit que je t'achetais quelque chose, n'est-ce pas, mon lapin ?

YVETTE. De toi, je ne peux pas l'accepter. Bien sûr, si tu penses que l'enseigne pourrait en profiter... Poldi, de toi, je l'accepte.

LE COLONEL. C'est ce que je pense.

YVETTE. Tu me le conseilles ?

LE COLONEL. Je te le conseille.

YVETTE, *revient vers Courage*. Mon ami me le conseillerait. Faites-moi un reçu, et que la carriole est à moi, quand les deux semaines seront passées, avec tout ce qui va avec, on va vérifier ça tout de suite, les deux cents florins, je les apporterai plus tard. *Au colonel*. Alors il

faut que tu partes au camp avant moi, je te suis, moi il faut que je vérifie tout, pour que rien ne disparaisse de ma carriole. *Elle l'embrasse. Il s'en va. Elle monte dans la carriole.* Mais des bottes, il n'y en a pas beaucoup.

MÈRE COURAGE. Yvette, ce n'est pas le moment de vérifier ta carriole, si c'est la tienne. Tu m'as promis de parler à l'adjudant, au sujet de mon Schweizerkas, il n'y a pas une minute à perdre, on m'a dit qu'il passait dans une heure devant le conseil de guerre.

YVETTE. Je voudrais juste encore compter les chemises de lin.

MÈRE COURAGE, *la tire par la robe pour la faire descendre.* Espèce de hyène, il s'agit de Schweizerkas. Et pas un mot sur qui a fait l'offre, pour l'amour de Dieu, fais comme si c'était ton très cher, sans ça on est tous foutus, parce qu'on l'a aidé.

YVETTE. J'ai donné rendez-vous au borgne dans le petit bois, sûrement qu'il est déjà là.

L'AUMÔNIER. Et pas besoin que ce soit les deux cents tout de suite, va jusqu'à cent cinquante, ça suffira bien.

MÈRE COURAGE. C'est votre argent ? Je vous demanderai de ne pas vous mêler de ça. Vous l'aurez, votre soupe à l'oignon. Cours et reste pas à marchander, il y va d'une vie. *Elle pousse Yvette.*

L'AUMÔNIER. Je ne voudrais pas me mêler de ce qui vous regarde, mais nous allons vivre de quoi ? Vous avez sur les bras une fille incapable de travailler.

MÈRE COURAGE. Je compte sur la caisse du régiment, espèce de monsieur Je-sais-tout. Ils vont tout de même bien lui payer des frais.

L'AUMÔNIER. Mais est-ce qu'elle va s'y prendre comme il faut ?

MÈRE COURAGE. Elle a bien un intérêt à ce que je dépense ses deux cents florins et à ce que la carriole lui revienne. Elle la guigne, qui sait pendant combien de temps son colonel va tenir le coup. Catherine, astique les couteaux, prends de la poudre à poncer. Et vous non plus ne restez pas là planté comme Jésus au mont des Oliviers, remuez-vous, lavez les verres, le soir il vient au moins cinq cents cavaliers, et alors j'entendrai encore : « Je n'ai pas l'habitude de courir, mes pauvres pieds, pendant mes dévotions je ne cours pas. » Je pense qu'ils vont nous le rendre. Dieu merci, on peut les acheter. Ce ne sont quand même pas des loups, mais des hommes, et ils aiment l'argent. La vénalité est aux hommes ce que la charité est au Bon Dieu. La vénalité est notre seul espoir. Tant qu'elle est là, il y aura des verdicts indulgents, et même l'innocent pourra s'en tirer au tribunal.

YVETTE, *arrive, haletante.* Ils ne marchent que pour deux cents. Et

il faut que ça aille vite. Ils ne garderont plus longtemps le contrôle. Le mieux, c'est que j'aille tout de suite chez mon colonel avec le borgne. Il a avoué qu'il avait eu la cassette, ils lui ont mis les poucettes. Mais il l'a jetée dans le fleuve, quand il a remarqué qu'ils étaient à ses trousses. La cassette est fichue. Faut-il que je coure chercher l'argent chez mon colonel ?

MÈRE COURAGE. La cassette est fichue ? Alors comment je vais récupérer mes deux cents ?

YVETTE. Ah, vous avez cru que vous pourriez tirer ça de la cassette ? Alors j'aurais été joliment roulée. Vous n'avez plus d'illusions à vous faire. Il faudra bien payer, si vous voulez ravoïr Schweizerkas, ou peut-être que je dois laisser tomber toute l'affaire pour que vous gardiez votre carriole ?

MÈRE COURAGE. Je ne m'attendais pas à ça. Tu n'as pas besoin de me harceler, tu l'auras, ta carriole, elle est déjà perdue, je l'ai eue dix-sept ans. Il faut juste que je réfléchisse une seconde, ça arrive un peu vite, qu'est-ce que je vais faire, je ne peux pas donner deux cents, tu aurais quand même dû faire baisser le prix. Il faut que je me cramponne à quelque chose, sans ça le premier venu peut me culbuter dans le fossé. Va dire que je donne cent vingt florins, ou ça se fera pas, même comme ça je perds la carriole.

YVETTE. Ils ne marcheront pas. De toute façon, le borgne est pressé et n'arrête pas de regarder derrière lui, tellement il est agité. Est-ce que je ne ferais pas mieux de donner les deux cents ?

MÈRE COURAGE, *désespérée*. Je ne peux pas les donner. J'ai travaillé trente ans. Celle-là, elle a déjà vingt-cinq ans et pas encore de mari. Elle aussi, je l'ai. N'insiste pas, je sais ce que je fais. Dis cent vingt, ou ça se fera pas.

YVETTE. C'est vous qui savez. *Elle sort en hâte.*

Mère Courage sans regarder ni l'aumônier ni sa fille s'assoit pour aider Catherine à nettoyer les couteaux.

MÈRE COURAGE. Cassez pas les verres, ils sont plus à nous. Regarde ce que tu fais, tu vas te couper. Schweizerkas va revenir, j'irai jusqu'à deux cents s'il faut. Tu l'auras, ton frère. Avec quatre-vingts florins, on pourra bourrer une hotte de marchandises et repartir à zéro. On fait partout la cuisine avec de l'eau.

L'AUMÔNIER. Il est dit : le Seigneur nous viendra en aide.

MÈRE COURAGE. Essayez-les.

Ils nettoient les couteaux en silence. Soudain Catherine s'enfuit en sanglotant derrière la carriole.

YVETTE, *arrive en courant*. Ils marchent pas. Je vous avais prévenue. Le borgne a voulu partir tout de suite, parce que ça ne valait pas la peine. Il a dit qu'il s'attendait à entendre les tambours d'une minute à l'autre, alors le verdict aura été prononcé. J'ai proposé cent cinquante. Il n'a même pas haussé les épaules. Il a eu un mal fou à rester là le temps que je vous parle encore une fois.

MÈRE COURAGE. Dis-lui que je donne les deux cents. Cours. *Yvette s'en va en courant. Ils restent assis en silence. L'aumônier s'est arrêté de nettoyer les verres.* Je crois bien que j'ai marchandé trop longtemps.

Au loin on entend des roulements de tambour. L'aumônier se lève et va vers le fond. Mère Courage reste assise. Il commence à faire sombre. Les roulements de tambour s'arrêtent. De nouveau il fait clair. Mère Courage n'a pas bougé.

YVETTE, *surgit, très pâle*. Maintenant vous y êtes arrivée, avec votre marchandage, et à garder votre carriole. Il a reçu onze balles, c'est tout. Vous ne méritez pas que je m'occupe encore de vous. Mais en passant, j'ai appris qu'ils ne croyaient pas que la caisse était vraiment dans le fleuve. Ils soupçonnent qu'elle est ici, et aussi que vous étiez en rapport avec Schweizerkas. Ils veulent l'apporter ici, au cas où vous vous trahiriez quand vous le verrez. Je vous préviens, vous ne le connaissez pas, sans ça vous y passez tous. Ils sont juste derrière moi, j'aime mieux le dire tout de suite. Est-ce que je dois éloigner Catherine? *Mère Courage secoue la tête.* Elle le sait? Peut-être qu'elle n'a pas entendu les tambours ou pas compris.

MÈRE COURAGE. Elle sait. Va la chercher.

Yvette va chercher Catherine, qui se dirige vers sa mère et reste près d'elle. Mère Courage lui prend la main. Deux lansquenets arrivent avec une civière où quelque chose est étendu sous un drap. À côté marche l'adjudant. Ils déposent la civière.

L'ADJUDANT. En voilà un de qui on ne sait pas le nom. Mais il faut qu'on le note pour que tout marche en ordre. Il a pris un repas chez toi. Regarde-le bien, si tu le connais. *Il retire le drap.* Tu le connais? *Mère Courage secoue la tête.* Quoi, tu ne l'as jamais vu, avant qu'il prenne un repas chez toi? *Mère Courage secoue la tête.* Enlevez-le. Mettez-le à la voirie. Il n'a personne qui le connaît.

Ils l'emportent.

MÈRE COURAGE CHANTE LA « CHANSON DE LA GRANDE CAPITULATION ».

Devant une tente d'officier. Mère Courage attend. Un secrétaire regarde hors de la tente.

LE SECRÉTAIRE. Je vous connais. Vous aviez chez vous un trésorier des protestants qui se cachait. Vaudrait mieux ne pas vous plaindre.

MÈRE COURAGE. Si, je me plains. Je suis innocente, et si je laisse faire, ça sera comme si j'avais mauvaise conscience. Ils m'ont tout déchiré à coups de sabre dans la carriole et exigé cinq thalers d'amende pour trois fois rien.

LE SECRÉTAIRE. Pour votre bien, je vous conseille de la fermer. On n'a pas beaucoup de cantinières et on vous laisse votre commerce, surtout si vous avez mauvaise conscience et si vous payez de temps en temps une amende.

MÈRE COURAGE. Je me plains.

LE SECRÉTAIRE. Comme vous voulez. Alors attendez que le capitaine ait le temps. *Il rentre sous la tente.*

UN JEUNE SOLDAT, *arrive en faisant du vacarme.* Bouque la Madonne ! Où est ce damné chien de capitaine, qui me pique les pourboires pour les dépenser en boisson avec ses garces ? Il faut le foutre en l'air !

UN SOLDAT PLUS ÂGÉ, *arrive en courant.* Ferme-la. On va te mettre aux fers !

LE JEUNE SOLDAT. Sors de là, voleur ! Je vais te frotter les côtelettes ! Piquer la prime, après que j'ai nagé dans le fleuve, le seul de toute la compagnie, résultat, je ne peux même pas me payer une bière, je ne me laisserai pas marcher sur les pieds. Sors de là, que je te coupe en morceaux !

LE SOLDAT PLUS ÂGÉ. Marie Joseph, ça va mal tourner.

MÈRE COURAGE. Ils ne lui ont pas payé de pourboire ?

LE JEUNE SOLDAT. Lâche-moi, je vais te nettoyer toi aussi, ça va être la grande lessive.

LE SOLDAT PLUS ÂGÉ. Il a sauvé le canasson du colonel et pas

reçu de pourboire. Il est encore jeune et il y a pas assez longtemps qu'il est dans le coup.

MÈRE COURAGE. Lâche-le, ce n'est pas un chien qu'il faut mettre à la chaîne. Vouloir du pourboire, c'est tout à fait raisonnable. Sans ça, pourquoi il se distinguerait ?

LE JEUNE SOLDAT. Pour que lui il se saoule là-dedans ! Vous êtes que des enfoirés. J'ai fait quelque chose de spécial et je veux mon pourboire.

MÈRE COURAGE. Jeune homme, ce n'est pas moi qu'il faut engueuler. J'ai mes propres soucis, et surtout ménagez votre voix jusqu'à ce que le capitaine arrive, vous pourriez en avoir besoin, après il est là, et vous êtes enroué et vous arrivez pas à sortir un son, et il ne peut pas vous faire mettre aux fers jusqu'à ce que vous deveniez tout bleu. Ceux qui gueulent comme ça le font pas longtemps, une demi-heure, et il n'y a plus qu'à chanter pour qu'ils dorment, tellement ils sont épuisés.

LE JEUNE SOLDAT. Je ne suis pas épuisé, et pas question de dormir, j'ai faim. Ils font le pain avec des glands et du chènevis, et sur ça ils économisent encore. Lui, mon pourboire, il le dépense en putains, et moi j'ai faim. Il faut le foutre en l'air.

MÈRE COURAGE. Vous avez faim, je comprends. L'année dernière, votre grand capitaine vous a fait quitter les routes et aller à travers les champs, pour que le blé soit piétiné, j'aurais pu tirer dix florins de la paire de bottes, si quelqu'un avait pu dépenser dix florins, et si moi j'avais eu des bottes. Il croyait qu'il ne serait plus dans le coin cette année, mais voilà pourtant qu'il est encore là, et la famine est grande. Je comprends que vous fassiez une colère.

LE JEUNE SOLDAT. Je n'admets pas ça, taisez-vous, je ne supporte pas l'injustice.

MÈRE COURAGE. Là, vous avez raison, mais pendant combien de temps ? Pendant combien de temps vous ne supportez pas l'injustice ? Une heure ou deux ? Vous voyez ça, vous ne vous l'êtes pas demandé, alors que c'est le principal, pourquoi, parce que dans les fers ça sera une misère si vous découvrez que vous supportez tout d'un coup l'injustice.

LE JEUNE SOLDAT. Je ne sais pas pourquoi je vous écoute. Bouque la Madonne ! Où est le capitaine ?

MÈRE COURAGE. Vous m'écoutez parce que ce que je vous dis, vous le savez déjà, que votre colère est déjà tombée, c'était rien qu'une colère courte, et il vous en fallait une longue, mais d'où qu'elle viendrait ?

LE JEUNE SOLDAT. Est-ce que vous voulez dire que quand j'exige le pourboire c'est pas juste ?

MÈRE COURAGE. Au contraire. Je dis seulement que votre colère n'est pas assez longue, vous n'arrivez à rien avec elle, dommage. Si vous aviez une colère longue, j'irais jusqu'à vous échauffer. Coupez ce chien en morceaux, c'est ce que je vous conseillerais, mais qu'est-ce qui se passera si vous ne le coupez pas en morceaux, parce que vous sentez déjà que vous avez la queue basse ? Alors je me retrouve là, et le capitaine s'en prend à moi.

LE SOLDAT PLUS ÂGÉ. Vous avez tout à fait raison, il a qu'une lubie.

LE JEUNE SOLDAT. Bon, je vais bien voir si je le coupe pas en morceaux. *Il tire son épée.* S'il arrive, je le coupe en morceaux.

LE SECRÉTAIRE, *jette un coup d'œil au dehors.* Le capitaine arrive tout de suite. Assis.

Le jeune soldat s'assoit.

MÈRE COURAGE. Il est déjà assis. Vous voyez, qu'est-ce que je disais. Vous êtes déjà assis. Oui, ils s'y connaissent pour ce qui est de nous, et ils savent comment manœuvrer. Assis ! et nous voilà assis. Et quand on est assis, il n'y a pas de révolte. Ne vous relevez pas, ça vaut mieux, vous ne vous tiendrez plus comme vous vous teniez avant. Il ne faut pas vous gêner devant, je ne vaudrais pas mieux, pour ça non. Toute notre énergie, ils nous l'ont achetée. Pourquoi, parce que si je bronchais, ça pourrait contrarier le commerce. Je vais vous dire quelque chose de la grande capitulation.

Elle chante la « Chanson de la grande capitulation » :

Autrefois, au printemps de mes jeunes années,
Je pensais être aussi quelque chose de rare.
(Pas comme n'importe quelle petite bourgeoise, avec mon allure,
mon talent et ma soif de grandes choses !)
Je me commandais de la soupe sans cheveux.
Ce n'est pas avec moi qu'ils faisaient du profit.
(Tout ou rien, en tout cas pas le premier venu, chacun est
l'artisan de sa fortune, je ne me laisse pas donner d'ordre !)

Mais sur le toit un sansonnet
Sifflait : Attends quelques années !
Tu marcheras dans la fanfare
Au pas cadencé, vite ou pas,
Et tu joueras ton petit air :
Maintenant, le voilà déjà.
Et puis voilà que tout chavire !

L'homme propose, Dieu dispose...

De ça pas question.

Avant qu'une année ne passe

J'avais appris à boire ma potion.

(Deux enfants sur les bras et au prix qu'est le pain et avec tout ce qu'il faut !)

Quand avec moi ils en eurent fini,

J'étais sur le cul et sur les genoux.

(Il faut être bien avec les gens, une main lave l'autre, à l'impossible nul n'est tenu.)

Et sur le toit le sansonnet

Sifflait : et pas même une année !

Elle marche dans la fanfare

Au pas cadencé, vite ou pas,

Et elle joue son petit air :

Maintenant le voilà déjà.

Et puis voilà que tout chavire !

L'homme propose, Dieu dispose...

De ça pas question !

J'en ai vu beaucoup s'attaquer au ciel.

Pas d'astre assez grand, assez loin pour eux.

(Le travail est un trésor, vouloir c'est pouvoir, on en viendra bien à bout.)

Entassant mont sur mont ils sentirent bien vite

Que c'est lourd à porter rien qu'un chapeau de paille.

(Il faut faire avec ce qu'on a !)

Et sur le toit le sansonnet

Siffle : attendez quelques années !

Et ils marchent dans la fanfare

Au pas cadencé, vite au pas,

Et ils le jouent leur petit air :

Maintenant le voilà déjà.

Et puis voilà que tout chavire !

L'homme propose, Dieu dispose...

De ça pas question !

Au jeune soldat. C'est pour ça que je pense que tu devrais rester là l'épée toute prête, si tu en as vraiment envie, et si ta colère est assez grande, car tu as un bon fond, je le reconnais, mais si ta colère est une colère courte, pars tout de suite, ça vaut mieux !

LE JEUNE SOLDAT. Va te faire foutre ! *Il s'en va en trébuchant, suivi par le soldat plus âgé.*

LE SECRÉTAIRE, *sort la tête*. Le capitaine est arrivé. Maintenant vous pouvez vous plaindre.

MÈRE COURAGE. J'ai changé d'avis. Je ne me plains pas. *Elle sort*.

DEUX ANNÉES SE SONT ÉCOULÉES. LA GUERRE COUVRE DE PLUS EN PLUS DE TERRITOIRES. LA PETITE CARRIOLE DE COURAGE TRAVERSE SANS RELÂCHE LA POLOGNE, LA MORAVIE, LA BAVIÈRE, L'ITALIE ET DE NOUVEAU LA BAVIÈRE. 1631. LA VICTOIRE DE TILLY À MAGDEBOURG COÛTE QUATRE CHEMISES D'OFFICIER À MÈRE COURAGE.

La carriole de Mère Courage se trouve dans un village bombardé. Vague musique militaire dans le lointain. Deux soldats au comptoir, servis par Catherine et Mère Courage. L'un d'eux a jeté sur ses épaules un manteau de fourrure de femme.

MÈRE COURAGE. Quoi, tu peux pas payer ? Pas d'argent, pas de schnaps. Ils se mettent à jouer des marches triomphales, mais la solde, ils ne la paient pas.

UN SOLDAT. Je veux mon schnaps. Je suis arrivé trop tard au pillage. Le capitaine nous a baisés et il a donné qu'une heure pour le pillage de la ville. Il a dit qu'il était pas un monstre ; la ville a dû l'acheter.

L'AUMÔNIER, *arrive en trébuchant*. Il y en a encore dans la ferme. La famille du paysan. Que quelqu'un m'aide. J'ai besoin de toile.

Le deuxième soldat s'éloigne avec lui. Catherine est prise d'une grande excitation et essaie d'amener sa mère à donner de la toile.

MÈRE COURAGE. J'en ai pas. J'ai vendu tous mes bandages au régiment. Je ne vais pas déchirer mes chemises d'officier pour ceux-là.

L'AUMÔNIER, *crie de loin*. J'ai dit que j'ai besoin de toile.

MÈRE COURAGE, *barrant l'entrée de la carriole à Catherine en s'asseyant sur le marchepied*. Je donne rien. Ceux-là ne paient pas, pourquoi, parce qu'ils n'ont rien.

L'AUMÔNIER, *penché sur une femme qu'il vient de ramener*. Pourquoi êtes-vous restée sous le feu des canons ?

LA PAYSANNE, *faiblement*. Notre ferme.

MÈRE COURAGE. Ceux-là, pour laisser quelque chose ! Mais maintenant c'est à moi de faire les frais. Je marche pas.

LE PREMIER SOLDAT. Ce sont des protestants. Pourquoi faut-il qu'ils soient protestants ?

MÈRE COURAGE. Ils s'en moquent, de ta religion. Ils ont perdu

leur ferme.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Ils sont pas du tout protestants. Ils sont eux-mêmes catholiques.

LE PREMIER SOLDAT. Avec le bombardement, on ne peut pas chipoter.

UN PAYSAN, *que l'aumônier ramène*. Mon bras est fichu.

L'AUMÔNIER. Où est la toile ?

Tous regardent Mère Courage qui ne bouge pas.

MÈRE COURAGE. Je peux rien donner. Avec toutes ces taxes, droits de douane, redevances et pots de vin ! *Catherine ramasse une planche pour en menacer sa mère, en émettant des sons gutturaux*. Tu perds la tête ? Lâche cette planche, sans ça je vais te mettre une tartine, crampon ! Je donne rien, je veux pas, il faut que je pense à moi. *L'aumônier la soulève du marchepied de la carriole pour l'asseoir par terre ; puis il fouille et exhume des chemises et en fait de la charpie*. Mes chemises ! À un demi-florin pièce ! Je suis minée !

De la maison monte une pitoyable voix d'enfant.

LE PAYSAN. Le petit est encore dedans !

Catherine se précipite à l'intérieur.

L'AUMÔNIER, *à la femme*. Reste couchée ! On va bien le tirer de là.

MÈRE COURAGE. Retenez-la, le toit peut s'effondrer.

L'AUMÔNIER. Je n'y retourne plus.

MÈRE COURAGE, *écartelée*. Bousillez pas ma toile qui coûte cher ! *Catherine sort des ruines avec un nourrisson*. Tu as encore eu la chance de trouver un nourrisson à trimballer ? Donne-le tout de suite à sa mère, sans ça j'aurai encore à me battre pendant des heures, jusqu'à ce que je te l'ai arraché, tu m'entends ? *Au deuxième soldat*. Fais pas ces yeux-là, va plutôt leur dire d'arrêter cette musique, je le vois ici qu'ils ont vaincu. J'y perds toujours à vos victoires.

L'AUMÔNIER, *faisant un pansement*. Le sang traverse. *Catherine berce le nourrisson et balbutie une berceuse*.

MÈRE COURAGE. La voilà assise et heureuse dans toute cette misère, rends-le tout de suite, sa mère revient déjà à elle. *Elle surprend le premier soldat, qui s'est jeté sur la boisson et qui s'apprête à partir avec la bouteille*. Merde ! Tu veux continuer à vaincre, animal ? Paie.

LE PREMIER SOLDAT. J'ai rien.

MÈRE COURAGE, *lui arrache le manteau de fourrure*. Alors, laisse ce manteau, n'importe comment, il est volé.

L'AUMÔNIER. Il y a encore quelqu'un là-dessous.

DEVANT LA VILLE D'INGOLSTADT EN BAVIÈRE, COURAGE ASSISTE À L'ENTERREMENT DU GRAND CAPITAINE D'EMPIRE TILLY QUI VIENT D'ÊTRE TUÉ. DISCUSSIONS QUI PORTENT SUR LES HÉROS ET LA DURÉE DE LA GUERRE. L'AUMÔNIER DÉPLORE QUE SES TALENTS SOIENT INEMPLOYÉS ET CATHERINE LA MUETTE REÇOIT LES CHAUSSURES ROUGES. ON EST EN L'AN DE GRÂCE 1632.

Sous une tente de cantinière.

Un comptoir vu de derrière. Pluie. Au loin, roulement de tambour et musique funèbre. L'aumônier et le secrétaire du régiment jouent aux dames. Mère Courage et sa fille font l'inventaire.

L'AUMÔNIER. Maintenant le cortège funèbre s'ébranle.

MÈRE COURAGE. Dommage pour le grand capitaine – vingt-deux paires de chaussettes, qu'il soit tombé, on dit que c'est un accident. Il y avait du brouillard sur les champs, c'est à cause de ça. Le grand capitaine a encore crié à un régiment qu'il devait combattre jusqu'à la mort, et il a tourné bride, mais dans le brouillard il s'est trompé de direction, résultat, il a été vers l'avant et il a écopé d'une balle au beau milieu de la bataille – plus que quatre lampes-tempête. *On entend siffler au fond. Elle va au comptoir.* Une honte, que vous vouliez couper à l'enterrement de votre défunt capitaine ! *Elle verse à boire.*

LE SECRÉTAIRE. On n'aurait pas dû donner l'argent avant l'enterrement. Maintenant ils se saoulent, au lieu d'aller à l'enterrement.

L'AUMÔNIER, *au secrétaire.* Vous n'êtes pas tenu d'y aller ?

LE SECRÉTAIRE. J'ai pu y couper à cause de la pluie.

MÈRE COURAGE. Pour vous, c'est autre chose, la pluie pourrait vous abîmer l'uniforme. On dit que bien sûr ils ont voulu faire sonner les cloches pour son enterrement, mais on s'est rendu compte que les églises avaient été emportées par la mitraille, sur ses ordres, résultat, le pauvre grand capitaine n'entendra pas de cloches quand ils le descendront dans le trou. À la place, ils veulent tirer trois coups de canon, pour que ça ne soit pas trop sobre – dix-sept ceinturons.

APPELS, *du comptoir.* Service ! Une eau-de-vie !

MÈRE COURAGE. L'argent d'abord ! Non, vous n'entrerez pas sous ma tente avec vos salles bottes ! Vous pouvez boire dehors, pluie ou

pas pluie. *Au secrétaire.* Je ne laisse entrer que les gradés. J'ai entendu dire que ces derniers temps le grand capitaine avait des soucis. Au Deuxième régiment, il y aurait eu des troubles, parce qu'il ne payait pas de solde, mais il disait que c'est une guerre de religion, qu'ils devaient la lui faire pour rien.

Marche funèbre. Tous regardent vers le fond.

L'AUMÔNIER. Maintenant ils défilent devant le noble cadavre.

MÈRE COURAGE. Moi, un grand capitaine ou un empereur comme ça, il me fait pitié, il s'est peut-être dit qu'il faisait quelque chose en plus, et quelque chose dont les gens allaient parler, même dans les temps à venir, et qu'il aurait sa statue, par exemple conquérir le monde, ça c'est un but considérable pour un grand capitaine, il ne connaît rien de mieux. En un mot, il s'échine, et alors ça rate à cause de la populace, ce qu'elle veut, c'est peut-être un pot de bière et un peu de compagnie, rien de plus noble. Les plus beaux projets ont été ruinés par la petitesse de ceux qui avaient à les exécuter, car les empereurs ne peuvent rien faire par eux-mêmes, c'est sûr, ils dépendent du soutien de leurs soldats et du peuple, là où ils se trouvent, j'ai pas raison ?

L'AUMÔNIER, *rit.* Courage, je vous donne raison, sauf pour les soldats. Ils font ce qu'ils peuvent. Avec ceux qui sont là dehors, par exemple, qui lampent leur eau-de-vie sous la pluie, je me fais fort de mener pendant cent ans une guerre après l'autre, et deux en même temps s'il le faut, et moi je ne suis pas de mon métier un grand capitaine.

MÈRE COURAGE. Alors vous ne pensez pas que la guerre pourrait finir ?

L'AUMÔNIER. Parce que le grand capitaine est fichu ? Ne soyez pas puérile. Des comme ça, on en trouve une douzaine, il y a toujours des héros.

MÈRE COURAGE. Dites, je ne vous pose pas cette question seulement pour le plaisir, mais parce que je me demande si je dois acheter des fournitures qu'en ce moment on peut avoir à bas prix ; mais si la guerre va finir, alors je pourrais les jeter.

L'AUMÔNIER. Je comprends que vous preniez ça au sérieux. Il y a toujours eu des gens qui s'en vont dire partout : « Un jour la guerre s'arrêtera. » Moi je dis : il n'est pas dit que la guerre s'arrête un jour. Bien sûr, il peut se produire un petit temps mort. La guerre peut avoir besoin de souffler, oui, elle peut même avoir comme qui dirait un accident. Elle n'est pas à l'abri de ça, évidemment sur cette terre il n'y a rien de parfait nulle part. Une guerre parfaite, de qui on pourrait

dire : à celle-là on n'a plus rien à reprocher, il n'y en aura peut-être jamais. Elle peut buter brusquement contre quelque chose d'imprévu, personne ne peut penser à tout. Peut-être une négligence, et c'est la pagaille. Et alors, il ne reste plus qu'à tirer la guerre du merdier ! Mais dans sa détresse les empereurs, les rois et le pape lui viendront en aide. Elle n'a donc en gros rien de sérieux à craindre, et elle a devant elle une longue vie.

UN SOLDAT, *chante devant le comptoir.*

Un schnaps, patron, fais vite, sois pas bête !

Un cavalier n'a pas de temps à perdre.

Il doit combattre pour son empereur.

Un double, aujourd'hui c'est la fête !

MÈRE COURAGE. Si je pouvais vous faire confiance...

L'AUMÔNIER. Réfléchissez ! Qu'est-ce qui pourrait être contre la guerre ?

LE SOLDAT, *chante dans le fond.*

Tes seins, femme, fais vite, sois pas bête !

Un cavalier n'a pas de temps à perdre.

Il doit chevaucher jusqu'en Moravie.

LE SECRÉTAIRE, *soudain.* Et la paix, qu'est-ce qu'elle va devenir ? Je suis de Bohême et j'aimerais rentrer à l'occasion.

L'AUMÔNIER. Tiens, vous aimeriez ? Oui, la paix ! Qu'est-ce que devient le trou, quand le gruyère est bouffé ?

LE SOLDAT, *chante dans le fond.*

Tes atouts, camarade, sois pas bête !

Un cavalier n'a pas de temps à perdre.

Il doit se présenter tant qu'ils enrôlent.

Ton verset, curé, vite, sois pas bête.

Un cavalier n'a pas de temps à perdre.

Il doit aller mourir pour l'empereur.

LE SECRÉTAIRE. À la longue, sans paix on ne peut pas vivre.

L'AUMÔNIER. Je dirais que pendant la guerre il y a aussi la paix, elle a ses moments pacifiques. Car la guerre satisfait tous les besoins, même les besoins pacifiques, on y a veillé, sans quoi elle ne pourrait pas se maintenir. Tu peux chier pendant la guerre aussi bien qu'au plus fort de la paix, et entre deux combats il y a de la bière, et même au cours de la marche, tu peux faire un petit somme, sur un coude, dans le fossé, c'est toujours possible. En donnant l'assaut, tu ne peux pas jouer aux cartes, tu ne le peux pas non plus en labourant, au plus fort de la paix, mais après la victoire, il y a moyen. Il se peut que tu

perdes une jambe, dans ce cas-là, tu pousses d'abord un grand cri, et comme si c'était grave, mais après tu te calmes, ou on te donne un schnaps, et au bout du compte tu recommences à faire des cabrioles, et la guerre ne se porte pas plus mal qu'avant. Et qu'est-ce qui t'empêche de te multiplier au beau milieu de toute cette boucherie, derrière une grange ou autre part, à la longue impossible de t'en empêcher, et alors la guerre, elle a tes rejets, et elle peut pousser plus loin avec eux. Non, la guerre trouve toujours une solution, c'est bien le moins. Pourquoi s'arrêterait-elle ?

Catherine a cessé de travailler et fixe l'aumônier.

MÈRE COURAGE. Alors je les achète, ces marchandises. Je m'en remets à vous. *Catherine jette brusquement par terre une corbeille pleine de bouteilles et sort en courant.* Catherine ! *Elle rit.* Jésus, c'est vrai, elle attend la paix. Je lui ai promis qu'à la paix elle aurait un mari. *Elle court après elle.*

LE SECRÉTAIRE, *se levant.* J'ai gagné, parce que vous avez parlé. À vous de payer.

MÈRE COURAGE, *de retour avec Catherine.* Sois raisonnable, la guerre va durer encore un peu, et on fera encore un peu d'argent, la paix n'en sera que plus belle. Va à la ville, c'est à moins de dix minutes, prendre les affaires au Lion d'or, celles qui ont le plus de valeur, les autres, on les prendra plus tard avec la carriole, tout est réglé, monsieur le secrétaire du régiment t'accompagne. Ils sont presque tous à l'enterrement du grand capitaine, il ne peut donc rien t'arriver. Fais au mieux, ne te laisse rien voler, pense à ta dot ! *Catherine se coiffe d'un fichu et s'en va avec le secrétaire.*

L'AUMÔNIER. Vous pouvez la laisser aller avec le secrétaire ?

MÈRE COURAGE. Elle n'est pas si jolie que quelqu'un ait envie de l'abîmer.

L'AUMÔNIER. J'ai souvent admiré cette façon que vous avez de mener votre commerce et de toujours vous en tirer. Je comprends qu'on vous ait appelée Courage.

MÈRE COURAGE. Les pauvres ont besoin de courage. Pourquoi, parce qu'ils ne savent pas où ils en sont. Dans leur situation, il leur en faut, rien que parce qu'ils se lèvent au petit matin. Ou parce qu'ils labourent un champ, et en temps de guerre ! Rien que parce qu'ils mettent des enfants au monde, ça montre qu'ils ont du courage, car ils n'ont aucun espoir. Ils doivent être le bourreau les uns des autres et s'entre-égorger, du coup, s'ils veulent se regarder dans les yeux, il leur en faut, du courage. Qu'ils supportent un empereur et un pape, c'est faire preuve d'un courage monstrueux, car ces gens-là leur coûtent la

vie. *Elle s'assoit, tire une petite pipe de sa poche et fume.* Vous pourriez faire un peu de petit bois.

L'AUMÔNIER, *retire sa veste à contrecœur et s'apprête à faire du petit bois.* À vrai dire, je suis chargé d'âmes et pas bûcheron.

MÈRE COURAGE. Mais moi je n'ai pas d'âme. Par contre, j'ai besoin de bois de chauffage.

L'AUMÔNIER. Qu'est-ce que c'est que ce brûle-gueule ?

MÈRE COURAGE. Juste une pipe.

L'AUMÔNIER. Non, pas « juste une », une bien précise.

MÈRE COURAGE. Ah bon ?

L'AUMÔNIER. C'est le brûle-gueule du cuisinier du régiment Oxenstiema.

MÈRE COURAGE. Si vous le savez, alors pourquoi vous le demandez si sournoisement ?

L'AUMÔNIER. Parce que je ne sais pas si vous avez conscience du fait que c'est précisément celle-là que vous fumez. Il aurait été possible que vous fouilliez juste comme ça dans vos affaires, et voilà que vous tombez sous la main un quelconque brûle-gueule, et que vous le preniez par pure distraction.

MÈRE COURAGE. Et pourquoi ça ne serait pas comme ça ?

L'AUMÔNIER. Parce que ça n'est pas comme ça. Vous la fumez consciemment.

MÈRE COURAGE. Et si c'était ça ?

L'AUMÔNIER. Courage, je vous mets en garde. C'est mon devoir. Vous avez peu de chance de revoir ce monsieur, mais ce n'est pas dommage, c'est heureux pour vous. Il ne m'a pas fait l'impression de quelqu'un de sûr. Au contraire.

MÈRE COURAGE. Ah bon ? C'était quelqu'un de bien.

L'AUMÔNIER. Ah bon, c'est ce que vous appelez quelqu'un de bien ? Moi pas. Je suis loin de lui vouloir du mal, mais il n'est pas ce que j'appelle quelqu'un de bien. Plutôt un don Juan, un roué. Regardez cette pipe, si vous ne me croyez pas. Il vous faut bien reconnaître qu'elle en dit long sur son caractère.

MÈRE COURAGE. Je vois rien. Elle est usée.

L'AUMÔNIER. Elle a été en partie mâchonnée. Un violent. C'est le brûle-gueule d'un violent sans scrupules, vous le voyez à ça, si vous n'avez pas encore perdu tout discernement.

MÈRE COURAGE. Ne me fendez pas mon billot.

L'AUMÔNIER. Je vous ai dit que je ne suis pas bûcheron de mon métier. J'ai étudié pour être chargé d'âmes. Ici, mes dons et capacités sont gaspillés en travail manuel. Mes talents que je dois à Dieu ne trouvent absolument pas à s'exprimer. C'est un péché. Vous ne m'avez pas entendu prêcher. Rien qu'avec une homélie, je peux mettre un régiment dans une humeur telle qu'il prend l'ennemi pour un troupeau de moutons. Leur vie leur apparaît comme une vieille chaussette russe puante qu'ils jettent en pensant à la victoire finale. Dieu m'a accordé le don d'éloquence. Je prêche à vous en faire perdre l'ouïe et la vue.

MÈRE COURAGE. J'aimerais pas du tout perdre l'ouïe et la vue. Qu'est-ce que je ferais ?

L'AUMÔNIER. Courage, je me suis souvent demandé si avec votre franc-parler vous ne faisiez pas que cacher une nature chaleureuse. Vous êtes un être humain, vous aussi, et vous avez besoin de chaleur.

MÈRE COURAGE. Le meilleur moyen, si on veut arriver à chauffer cette tente, c'est d'avoir assez de bois de chauffage.

L'AUMÔNIER. Vous changez de sujet. Sérieusement, Courage, je me demande parfois comment ça serait si nous donnions à nos rapports un tour un peu plus étroit. Je veux dire, après que le tourbillon des temps de guerre nous ait si étrangement fait tourbillonner ensemble.

MÈRE COURAGE. Je pense qu'ils sont suffisamment étroits. Je vous prépare vos repas et vous, vous vous occupez par exemple du bois de chauffage.

L'AUMÔNIER, *s'avance vers elle*. Vous savez ce que j'entends par « plus étroits » ; ce ne sont pas des rapports faits de repas, de bois de chauffage et de basses nécessités de ce genre. Laissez parler votre cœur, ne vous endurcissez pas.

MÈRE COURAGE. N'avancez pas sur moi avec une hache. Ces rapports-là seraient pour moi trop étroits.

L'AUMÔNIER. Ne tournez pas ça en ridicule. Je suis quelqu'un de sérieux, et j'ai réfléchi à ce que je dis.

MÈRE COURAGE. Aumônier, soyez pas bête. Vous m'êtes sympathique, je ne voudrais pas être forcée de vous laver la tête. Ce que je cherche, c'est à m'en sortir, moi et mes enfants, avec ma carriole. Je ne la considère pas comme à moi, et même maintenant je n'ai pas la tête à penser à des histoires privées. Je cours un risque en faisant des achats juste au moment où le grand capitaine est bombé et où tout le monde parle de la paix. Où irez-vous, si je suis ruinée ? Vous voyez, vous ne le savez pas. Coupez-nous ce bois de chauffage, on aura chaud le soir, c'est déjà beaucoup par les temps qui courent.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle se lève. Entre Catherine, à bout de souffle, blessée au front et à l'œil. Elle traîne toute sorte de choses, paquets, objets de cuir, un tambour, etc.

MÈRE COURAGE. Qu'est-ce qu'il y a, tu as été attaquée ? En revenant ? Elle a été attaquée en revenant ! Je parie que c'est le cavalier qui s'est saoulé chez moi ! J'aurais jamais dû te laisser aller. Jette tout ça ! C'est pas grave, la blessure est juste une plaie. Je vais te faire un pansement, et dans une semaine c'est guéri. Ils sont pires que des bêtes.

Elle panse la blessure.

L'AUMÔNIER. Je ne leur fais pas de reproches. Chez eux ils ne violaient pas. Les fautifs sont ceux qui poussent à la guerre, ils mettent les gens sens dessous dessus.

MÈRE COURAGE. Le secrétaire ne t'a pas raccompagnée ? C'est parce que tu es une personne convenable, alors ils ne s'en font pas. La blessure n'est pas du tout profonde, ça ne laissera pas de traces. Bon, maintenant le pansement est fait. Tu auras quelque chose, ne t'inquiète pas. Je t'ai gardé quelque chose en cachette, tu vas voir. *Elle exhume d'un sac les chaussures rouges à talons d'Yvette.* Hein, tu vois ? Tu les as toujours voulues. Maintenant tu les as. Mets-les vite, que je ne regrette pas. Ça ne laissera pas de traces, bien que ça ne m'aurait rien fait. Le sort de celles qui leur plaisent, c'est ce qu'il y a de pire. Ils les trimballent, jusqu'à ce qu'elles soient fichues. Ils laissent vivre qui ne leur plaît pas. J'en ai déjà vu qui étaient jolies de visage, et puis bientôt elles avaient une mine qu'un loup en aurait frémé d'horreur. Elles ne peuvent pas aller derrière un arbre sur la route sans avoir à craindre quelque chose, elles ont une vie à faire frémir. C'est comme pour les arbres, ceux qui sont droits, élancés, on les abat pour en faire des poutres, et ceux qui sont tordus peuvent jouir de la vie. Tout compte fait, c'est peut-être une chance. Les chaussures sont encore bonnes, je les ai graissées pour les garder.

Catherine laisse les chaussures et se glisse dans la carriole.

L'AUMÔNIER. Pourvu qu'elle ne soit pas défigurée.

MÈRE COURAGE. Il restera une cicatrice. Elle n'a plus besoin d'attendre la paix.

L'AUMÔNIER. Elle ne s'est pas laissé prendre les affaires.

MÈRE COURAGE. J'aurais peut-être pas dû lui mettre ça dans la tête. Si je savais à quoi ça ressemble dans sa tête ! Une fois, elle n'est pas rentrée de la nuit, rien qu'une fois, pendant toutes ces années. Après, elle a fait comme avant, mais elle a travaillé plus dur. Ce qu'il

lui était arrivé, je n'ai pas pu tirer ça au clair. Je me suis creusé la tête pendant quelque temps. *Elle ramasse les marchandises que Catherine a apportées et les trie avec colère.* Ça c'est la guerre ! Une belle source de profit !

On entend le canon.

L'AUMÔNIER. Maintenant ils enterrent le grand capitaine. C'est un moment historique.

MÈRE COURAGE. Ils ont cogné sur l'œil de ma fille, pour moi, c'est ça un moment historique. Elle est déjà à moitié fichue, elle ne trouvera plus un mari, et elle qui en plus raffole tellement des enfants, et si elle est muette, c'est seulement à cause de la guerre, quand elle était petite un soldat lui a fourré quelque chose dans la bouche. Schweizerkas, je ne le verrai plus, et Dieu sait où est Eilif. La guerre doit être maudite.

MÈRE COURAGE AU FAÎTE DE SA CARRIÈRE COMMERCIALE.

Une route. L'aumônier, Mère Courage et sa fille Catherine tirent la carriole à laquelle pendent de nouvelles marchandises. Mère Courage porte un collier de thalers d'argent.

MÈRE COURAGE. Vous n'arriverez pas à me dégoûter de la guerre. On dit qu'elle détruit les faibles, mais fichus, ils le sont aussi pendant la paix. Seulement, la guerre nourrit mieux ses gens.

Elle chante :

Si elle est trop forte pour toi,
Tu ne verras pas la victoire.
La guerre, c'est que des affaires
vec du plomb, pas du fromage.
Et à quoi bon devenir sédentaire ?
Les sédentaires sont fichus les premiers.

Elle chante :

Beaucoup voudraient avoir beaucoup
De ce qui n'est pas pour beaucoup,
Malins, se creuser un refuge
Et ne creusent que tôt leur tombe.
J'en ai vu beaucoup s'échiner
Dans leur hâte vers cette tombe...
Quand on y vit, on se demande
Pourquoi tant on s'est dépêché.

Ils poursuivent leur route.

LA MÊME ANNÉE LE ROI DE SUÈDE GUSTAVE ADOLPHE TOMBE À LA BATAILLE DE LÜTZEN. LA PAIX MENACE DE RUINER LE COMMERCE DE MÈRE COURAGE. LE FILS AUDACIEUX DE COURAGE ACCOMPLIT UN EXPLOIT DE TROP ET TROUVE UNE FIN HONTEUSE.

Un campement. Un matin d'été. Une vieille femme et son fils se tiennent devant la carriole. Le fils traîne un grand sac plein de literie.

LA VOIX DE MÈRE COURAGE, *de la carriole*. Il faut que ça se passe de grand matin ?

LE JEUNE HOMME. On a marché toute la nuit, vingt lieues, et il faut qu'on s'en retourne aujourd'hui.

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos plumes à literie ? Les gens n'ont pas de maison.

LE JEUNE HOMME. Attendez au moins de les voir.

LA VIEILLE FEMME. Ici non plus y a rien à faire. Viens !

LE JEUNE HOMME. Alors ils nous hypothéqueront le toit sur la tête pour les impôts. Peut-être qu'elle donnera trois florins si tu ajoutes la petite croix. *Des cloches se mettent à sonner*. Ecoute, mère !

DES VOIX, *du fond*. La paix ! Le roi de Suède a été tué !

MÈRE COURAGE, *passse la tête hors de la carriole ; elle ne s'est pas encore coiffée*. Qu'est-ce que c'est que ces cloches au milieu de la semaine ?

L'AUMÔNIER, *sort en rampant de dessous la carriole*. Qu'est-ce qu'ils crient ?

MÈRE COURAGE. Ne me dites pas que la paix a éclaté, alors que je viens d'acheter de nouvelles fournitures.

L'AUMÔNIER, *appelant vers le fond*. C'est vrai, la paix ?

UNE VOIX. Depuis trois semaines, y paraît, mais on nous l'avait pas dit.

L'AUMÔNIER, *à Courage*. Autrement, pourquoi feraient-ils sonner les cloches ?

UNE VOIX. Tout un tas de luthériens sont déjà arrivés en ville, avec des chariots, c'est eux qui ont apporté la nouvelle.

LE JEUNE HOMME. Mère, c'est la paix. Qu'est-ce que t'as ?

La vieille femme s'est effondrée.

MÈRE COURAGE, *rentrant dans la carriole.* Marie Joseph ! Catherine, la paix ! Mets ta robe noire ! On va à l'office. On doit bien ça à Schweizerkas. C'est vrai au moins ?

LE JEUNE HOMME. Les gens de par ici le disent aussi. On a fait la paix. Est-ce que tu peux te lever ? *La vieille femme se lève, tout étourdie.* Maintenant je vais remettre la sellerie en route. Je te promets. Tout rentrera dans l'ordre. Père récupérera son lit. Est-ce que tu peux marcher ? *À l'aumônier.* Elle s'est trouvée mal. C'est la nouvelle. Elle n'y croyait pas, que la paix finirait par venir. Père l'a toujours dit. On va rentrer tout de suite.

Tous deux sortent.

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. Donnez-lui un schnaps !

L'AUMÔNIER. Ils sont déjà partis.

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. Qu'est-ce qui se passe là-bas au camp ?

L'AUMÔNIER. Ils se rassemblent. J'y vais. Ne devrais-je pas mettre ma soutane ?

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. Renseignez-vous d'abord soigneusement, avant de vous manifester comme l'Antéchrist. Je me réjouis de la paix, même si je suis ruinée. J'aurais donc fait passer au moins deux des enfants à travers la guerre. Maintenant je vais revoir mon Eilif.

L'AUMÔNIER. Et qui est-ce qui descend la ruelle du campement, si ce n'est pas le cuisinier du grand capitaine !

LE CUISINIER, *un peu débraillé, et portant un baluchon.* Qui est-ce que je vois ? L'aumônier !

L'AUMÔNIER. Courage, une visite !

Mère Courage descend de la carriole.

LE CUISINIER. J'avais bien promis que je reviendrais bavarder un peu dès que j'aurais le temps. Je n'ai pas oublié votre eau-de-vie, madame Fierling.

MÈRE COURAGE. Jésus, le cuisinier du grand capitaine ! Après toutes ces années ! Où est Eilif, mon aîné ?

LE CUISINIER. Il n'est pas encore là ? Il est parti avant moi et il voulait aussi venir chez vous.

L'AUMÔNIER. Je mets ma soutane. Attendez.

Il disparaît derrière la carriole.

MÈRE COURAGE. Alors il peut arriver d'une minute à l'autre. *Elle crie vers l'intérieur de la carriole.* Catherine, Eilif arrive ! Va chercher un verre d'eau-de-vie pour le cuisinier, Catherine ! *Catherine ne se montre pas.* Arrange par-dessus une mèche de cheveux, et ça ira ! Monsieur Lamb n'est pas un étranger. *Elle va elle-même chercher l'eau-de-vie.* Elle ne veut pas sortir, elle ne tient pas à la paix. Elle s'est fait attendre trop longtemps. Ils lui ont cogné sur l'œil, ça se voit déjà presque plus, mais elle croit que les gens la reluquent.

LE CUISINIER. Oui, la guerre !

Il s'assoit ainsi que Mère Courage.

MÈRE COURAGE. Cuisinier, vous me voyez dans le malheur. Je suis ruinée.

LE CUISINIER. Quoi ? Ça, c'est pas de veine.

MÈRE COURAGE. La guerre m'a cassé les reins. Sur le conseil de l'aumônier, je viens encore d'acheter des fournitures. Et maintenant tout le monde va se disperser et moi je reste assise sur mes marchandises.

LE CUISINIER. Comment pouvez-vous écouter l'aumônier ? À l'époque, si j'avais eu le temps, mais les catholiques sont venus trop vite, je vous aurais mise en garde contre lui. C'est un charlatan. Bon, maintenant, c'est lui qui fait la loi chez vous.

MÈRE COURAGE. Il m'a lavé la vaisselle et aidée à tirer la carriole.

LE CUISINIER. Lui, pour ce qui est de tirer ! Et il vous aura sûrement raconté quelques-unes de ses blagues, comme je le connais, il a une conception tout à fait malpropre de la femme, c'est en vain que j'ai exercé sur lui mon influence. Il n'est pas sérieux.

MÈRE COURAGE. Vous êtes sérieux, vous ?

LE CUISINIER. Si je suis quelque chose, je suis sérieux. Santé !

MÈRE COURAGE. C'est rien, être sérieux. Dieu merci, je n'en ai eu qu'un, de sérieux. Je n'ai jamais eu à trimer comme ça, au printemps il a vendu les couvertures des enfants, et il a trouvé que mon harmonica, ça ne faisait pas chrétien. Je trouve que vous ne vous faites pas de réclame quand vous avouez que vous êtes sérieux.

LE CUISINIER. Vous, vous avez toujours bec et ongles, mais c'est pour ça que je vous estime.

MÈRE COURAGE. Ne dites pas maintenant que vous avez rêvé de mes bec et ongles !

LE CUISINIER. Oui, maintenant, on est assis là, il y a les cloches de

la paix et il y a votre eau-de-vie, comme vous seule savez la servir, c'est bien connu.

MÈRE COURAGE. Pour l'heure, je ne tiens pas aux cloches de la paix. Je ne vois pas comment ils comptent payer la solde qui est en retard, et alors, moi, qu'est-ce que je deviens avec mon eau-de-vie bien connue ? Est-ce que vous avez été payés ?

LE CUISINIER, *hésitant*. Pas exactement. C'est pour ça qu'on s'est dispersés. Dans ces conditions je me suis dit, pourquoi rester, entre-temps je vais aller voir des amis. Et voilà comment je me retrouve assis en face de vous.

MÈRE COURAGE. Ce qui veut dire que vous n'avez rien.

LE CUISINIER. Ils pourraient vraiment arrêter avec ces cloches. J'aimerais bien entrer dans un quelconque commerce de quelque chose. J'ai plus envie de leur faire le cuistot. Il faut que je leur mitonne quelque chose avec des racines et des semelles, et après ils me jettent la soupe brûlante à la figure. Cuisinier, de nos jours, c'est une vie de chien. Mieux vaut faire du service militaire, mais c'est vrai que maintenant c'est la paix. *Alors que l'aumônier surgit, désormais revêtu de sa vieille soutane*. Nous en reparlerons plus tard.

L'AUMÔNIER. Elle est encore bonne, juste quelques mites qui étaient dedans.

LE CUISINIER. Mais je ne vois pas pourquoi vous vous donnez tout ce mal. Vous ne serez quand même pas réengagé, qui pourriez-vous exhorter à présent à gagner honnêtement sa solde et à risquer sa vie ? Et puis j'ai encore un compte à régler avec vous, parce que vous avez conseillé à cette dame d'acheter des marchandises inutiles en indiquant que la guerre allait durer éternellement.

L'AUMÔNIER, *emporté*. En quoi ça vous regarde, je pourrais savoir ?

LE CUISINIER. Parce que c'est déloyal, une chose comme ça ! Comment pouvez-vous intervenir dans la gestion des autres avec des conseils qu'on n'a pas demandés ?

L'AUMÔNIER. Qui intervient ? À *Courage*. Je ne savais pas que vous étiez une amie si proche de ce monsieur et que vous aviez à lui rendre des comptes.

MÈRE COURAGE. Ne vous énervez pas, le cuisinier se contente de donner son opinion personnelle, et vous ne pouvez pas nier que votre guerre a été un four.

L'AUMÔNIER. Vous ne devriez pas pécher contre la paix, *Courage* ! Vous êtes une hyène des champs de bataille.

MÈRE COURAGE. Je suis quoi ?

LE CUISINIER. Si vous offensez mon amie, c'est à moi que vous aurez affaire.

L'AUMÔNIER. Ce n'est pas à vous que je parle. Vos intentions me sont trop évidentes. À *Courage*. Mais quand je vous vois prendre la paix comme un vieux mouchoir plein de morve, entre le pouce et l'index, alors je m'indigne, humainement parlant ; car alors je vois que vous ne voulez pas la paix, mais la guerre, parce que vous faites du profit, mais alors n'oubliez pas le vieux proverbe : « Qui veut déjeuner avec le diable, il lui faut une longue cuiller ! »

MÈRE COURAGE. Je ne tiens pas à la guerre, et elle ne tient que trop peu à moi. En tout cas, la hyène, je ne l'admets pas, c'est bien fini entre nous.

L'AUMÔNIER. Alors pourquoi vous plaignez-vous de la paix, quand tout le monde est soulagé ? À cause de quelques vieilles nippes dans votre carriole ?!

MÈRE COURAGE. Mes marchandises ne sont pas de vieilles nippes, au contraire, j'en vis, et vous aussi jusqu'à maintenant.

L'AUMÔNIER. Donc de la guerre ! Aha !

LE CUISINIER, à *l'aumônier*. Comme adulte, vous auriez dû vous dire qu'on ne donne pas de conseil. À *Courage*. Dans cette situation, vous n'avez maintenant rien de mieux à faire que de vous débarrasser en vitesse de certaines marchandises, avant que les prix ne dégringolent. Habillez-vous et allez-y, ne perdez pas une minute !

MÈRE COURAGE. C'est un conseil tout à fait raisonnable. Je crois que c'est ce que je vais faire.

L'AUMÔNIER. Parce que le cuisinier le dit !

MÈRE COURAGE. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit, vous ? Il a raison, il vaut mieux que j'aille au marché.

Elle entre dans la carriole.

LE CUISINIER. Un point pour moi, aumônier. Vous manquez d'à-propos. Vous auriez dû dire : « Moi je vous aurais donné conseil ? J'ai tout au plus parlé politique ! » Vous ne devriez pas vous mesurer à moi. Un combat de coqs, ça n'est pas convenable avec votre soutane !

L'AUMÔNIER. Si vous ne fermez pas votre gueule, je vous assassine, que ça soit convenable ou pas.

LE CUISINIER, *enlevant ses bottes et défaisant ses chaussettes russes*. Si pendant la guerre vous n'étiez pas devenu à ce point une canaille sans foi, maintenant, pendant la paix, vous pourriez facilement ravoier un

presbytère. Des cuisiniers, on n'en aura pas besoin, il n'y a rien à cuisiner, mais on continue de croire, là il n'y a rien de changé.

L'AUMÔNIER. Monsieur Lamb, je me vois dans l'obligation de vous prier de ne pas me mettre dehors. Depuis que je suis une canaille, je suis devenu un homme meilleur. Je ne pourrais plus les prêcher.

Yvette Pottier arrive, vêtue de noir, attifée, une canne à la main. Elle a beaucoup vieilli, elle est plus grosse et très poudrée. Derrière elle, un domestique.

YVETTE. Holà, vous autres ! C'est chez Mère Courage ?

L'AUMÔNIER. Tout juste. Et à qui avons-nous le plaisir ?

YVETTE. À la colonelle Starhemberg, bonnes gens. Où est Courage ?

L'AUMÔNIER, *appelle à l'intérieur de la carriole.* La colonelle Starhemberg aimerait vous parler !

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. J'arrive !

YVETTE. C'est Yvette !

LA VOIX DE MÈRE COURAGE. Ah, Yvette !

YVETTE. Juste pour voir comment ça va ! *Comme le cuisinier s'est retourné, effaré.* Pieter !

LE CUISINIER. Yvette !

YVETTE. Ça alors ! Comment tu es arrivé ici ?

LE CUISINIER. En chariot.

L'AUMÔNIER. Ah, vous vous connaissez ? Intimement ?

YVETTE. Je crois bien. *Elle scrute le cuisinier.* Gras.

LE CUISINIER. Toi aussi, t'as fini d'être des plus minces.

YVETTE. En tout cas, c'est bien de te rencontrer, canaille. Comme ça je peux te dire ce que je pense de toi.

L'AUMÔNIER. Et dites tout, mais attendez que Courage soit sortie de la carriole.

MÈRE COURAGE, *sort avec toute sorte de marchandises.* Yvette ! *Elles s'embrassent.* Mais pourquoi es-tu en deuil ?

YVETTE. Ça ne me va pas ? Mon mari, le colonel, est mort il y a un an ou deux.

MÈRE COURAGE. Le vieux qui était près d'acheter ma carriole ?

YVETTE. Son frère aîné.

MÈRE COURAGE. Mais alors, ça va pas mal pour toi ! Au moins

une qui est arrivée à quelque chose pendant la guerre.

YVETTE. Il y a eu des hauts et des bas et encore des hauts.

MÈRE COURAGE. Ne disons pas de mal des colonels, ils font de l'argent comme on fait le foin !

L'AUMÔNIER, *au cuisinier*. À votre place, je remettrais mes chaussures. À Yvette. Madame la colonelle, vous avez promis de dire ce que vous pensez de ce monsieur.

LE CUISINIER. Yvette, ne fais pas de grabuge ici.

MÈRE COURAGE. C'est un ami à moi, Yvette.

YVETTE. C'est Pieter-la-pipe.

LE CUISINIER. Laisse tomber ces surnoms ! Je m'appelle Lamb.

MÈRE COURAGE, *rit*. Pieter-la-pipe ! Qui tournait la tête aux femmes ! Dites, votre pipe, je l'ai gardée.

L'AUMÔNIER. Et fumé avec !

YVETTE. Une chance que je puisse vous mettre en garde contre celui-là. C'est le pire qui ait traîné tout le long de la côte des Flandres. Une à chaque doigt, dont il faisait le malheur.

LE CUISINIER. Il y a longtemps de ça. Et en plus, ça n'a jamais été vrai.

YVETTE. Lève-toi, quand une dame s'adresse à toi ! Comme j'ai aimé cet homme-là ! Et en même temps, il était avec une petite noire aux jambes torsées ; bien sûr, il a fait son malheur à elle aussi.

LE CUISINIER. Toi, en tout cas, j'ai plutôt fait ton bonheur, on dirait.

YVETTE. Ferme-la, misérable ruine ! Méfiez-vous de lui quand même, un type comme ça reste dangereux même en état de délabrement !

MÈRE COURAGE, à Yvette. Viens avec moi, il faut que je me débarrasse de mon fourbi, avant que les prix tombent. Peut-être qu'avec tes relations tu me seras utile au régiment. *Elle appelle en direction de la carriole*. Catherine, plus question d'église, au lieu de ça je vais au marché. Si Eilif arrive, donnez-lui à boire. *Elle sort avec Yvette*.

YVETTE, *en partant*. Qu'un homme comme ça ait pu un jour me faire sortir du droit chemin ! Si malgré ça je suis devenue quelqu'un, je ne le dois qu'à ma bonne étoile. Un jour, là-haut, on me saura gré de t'avoir mis des bâtons dans les roues, Pieter-la-pipe.

L'AUMÔNIER. Permettez que je place notre conversation sous le

signe de cette parole : « Les moulins de Dieu broient lentement. » Et vous vous plaignez de mon esprit !

LE CUISINIER. Qu'est-ce que vous voulez, je n'ai pas de chance. Je le dis tout net : j'espérais un repas chaud. Je meurs de faim, et voilà qu'on me discrédite, et elle va se faire de moi une idée complètement fausse. Je crois que je vais déguerpir avant qu'elle revienne.

L'AUMÔNIER. Je le crois aussi.

LE CUISINIER. Aumônier, j'en ai de nouveau par-dessus la tête, de la paix. L'humanité doit périr par le feu et par l'épée, parce qu'elle est pécheresse depuis sa plus tendre enfance. Je voudrais pouvoir rôtir encore pour le grand capitaine, qui est Dieu sait où, un chapon bien gras, avec une sauce à la moutarde et quelques carottes.

L'AUMÔNIER. Du chou rouge. Avec un chapon, du chou rouge.

LE CUISINIER. C'est exact, mais lui, ce qu'il voulait, c'est des carottes.

L'AUMÔNIER. Il n'y entendait rien.

LE CUISINIER. Vous en avez toujours bouffé avec lui sans broncher.

L'AUMÔNIER. À contrecœur.

LE CUISINIER. En tout cas, vous devez admettre que c'était encore le bon temps.

L'AUMÔNIER. Ça, je pourrais l'admettre.

LE CUISINIER. Maintenant que vous l'avez traitée de hyène, vous avez fait votre temps ici. Qu'est-ce que vous reluquez ?

L'AUMÔNIER. Eilif ! *Eilif arrive, suivi de soldats armés de piques. Il a les mains liées. Il est blanc comme un linge.* Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

EILIF. Où est la mère ?

L'AUMÔNIER. En ville.

EILIF. On m'a dit qu'elle était ici. Ils m'ont permis de venir la voir encore une fois.

MÈRE COURAGE, *aux soldats.* Où le menez-vous ?

UN SOLDAT. À rien de bon.

L'AUMÔNIER. Qu'est-ce qu'il a fabriqué ?

LE SOLDAT. Il est entré par effraction chez un paysan. La femme est fichue.

L'AUMÔNIER. Comment as-tu pu faire ça ?

EILIF. J'ai rien fait que ce que je faisais avant.

LE CUISINIER. Mais pendant la paix.

EILIF. Ferme ta gueule. Je peux m'asseoir en attendant qu'elle arrive ?

LE SOLDAT. On n'a pas le temps.

L'AUMÔNIER. Pendant la guerre, on l'a honoré pour ça, il était assis à la droite du grand capitaine. Alors c'était de la bravoure ! On ne pourrait pas parler au prévôt ?

LE SOLDAT. Ça sert à rien. Prendre son bétail à un paysan, qu'est-ce qu'il y aurait de brave à ça ?

LE CUISINIER. C'était une bêtise !

EILIF. Si j'avais été bête, je serais mort de faim, enculeur de mouches.

LE CUISINIER. Et comme tu as été malin, on va te faire sauter la tête.

L'AUMÔNIER. Il nous faut au moins aller chercher Catherine.

EILIF. Laisse-la où elle est ! Donne-moi plutôt une gorgée de schnaps.

LE SOLDAT. Pas de temps pour ça, viens !

L'AUMÔNIER. Et qu'est-ce qu'il faut dire à ta mère ?

EILIF. Dis-lui que c'était pas autre chose, dis-lui que c'était la même chose. Ou ne lui dis rien.

Les soldats l'entraînent.

L'AUMÔNIER. Je t'accompagne le long de ton dur chemin.

EILIF. J'ai pas besoin de curé.

L'AUMÔNIER. Tu ne le sais pas encore. *Il le suit.*

LE CUISINIER *leur crie*. Il faudra quand même que je lui dise, elle voudra le voir encore une fois !

L'AUMÔNIER. Vous feriez mieux de ne rien lui dire. Tout au plus qu'il était là et qu'il va revenir, peut-être demain. Entre-temps, je serai de retour, et je pourrai la préparer.

Il sort en hâte. Le cuisinier les suit des yeux en hochant la tête, puis il va et vient, inquiet. Finalement, il s'approche de la carriole.

LE CUISINIER. Holà ! Vous voulez pas sortir ? Je comprends bien que vous vous soyez cachée devant la paix. Moi aussi j'aimerais bien. Je suis le cuisinier du grand capitaine, vous vous rappelez de moi ? Je me demande si vous n'auriez pas un petit quelque chose à manger, en attendant que votre mère revienne. J'aurais justement envie d'un

morceau de lard ou même d'un morceau de pain, rien que pour passer le temps. *Il regarde à l'intérieur.* Elle a la tête sous la couverture.

Au fond, la canonnade.

MÈRE COURAGE, *arrive en courant, elle est hors d'haleine et a encore ses marchandises.* Cuisinier, la paix est de nouveau terminée ! Trois jours déjà que c'est de nouveau la guerre. Quand je l'ai appris, je ne m'étais pas encore débarrassée de mon fourbi. Dieu merci ! En ville, ils se tirent dessus avec les luthériens. Il faut qu'on parte tout de suite avec la carriole. Catherine, emballe ! Pourquoi faites-vous cette tête-là ! Qu'est-ce qui se passe ?

LE CUISINIER. Rien.

MÈRE COURAGE. Si, il se passe quelque chose. Je n'ai qu'à vous regarder.

LE CUISINIER. Probable que c'est parce que c'est de nouveau la guerre. Maintenant ça peut durer jusqu'à demain soir, jusqu'à ce que je trouve quelque part quelque chose de chaud à me mettre dans l'estomac.

MÈRE COURAGE. C'est des menteries, cuisinier.

LE CUISINIER. Eilif était là. Mais il a dû repartir tout de suite.

MÈRE COURAGE. Il était là ? Alors on se verra en route. Maintenant je m'en vais avec les nôtres. Comment est-il ?

LE CUISINIER. Comme toujours.

MÈRE COURAGE. Celui-là, il ne changera jamais. La guerre n'a pas pu me le prendre. Lui, il est malin. Vous m'aidez à emballer ? *Elle commence à emballer.* Il a raconté quelque chose ? Il est bien avec le capitaine ? Il a dit quelque chose de ses exploits ?

MÈRE COURAGE, *sombre.* À ce qu'on m'a dit, il en aurait encore fait un.

MÈRE COURAGE. Vous me raconterez ça plus tard, il faut qu'on parte. *Catherine surgit.* Catherine, la paix, c'est de nouveau fini. On continue. *Au cuisinier.* Qu'est-ce que vous faites ?

LE CUISINIER. Je vais m'enrôler.

MÈRE COURAGE. Je vous propose... Où est l'aumônier ?

LE CUISINIER. En ville, avec Eilif.

MÈRE COURAGE. Alors, faites un bout de chemin avec nous, Lamb. J'ai besoin d'aide.

LE CUISINIER. L'histoire d'Yvette...

MÈRE COURAGE. Elle ne vous a pas fait tort à mes yeux. Au

contraire. On dit que là où il y a de la fumée il y a du feu. Alors, vous venez avec nous ?

LE CUISINIER. Je ne dis pas non.

MÈRE COURAGE. Le Douzième a déjà levé le camp. Mettez-vous au timon. Voilà un morceau de pain. Il faut qu'on aille par derrière, vers les luthériens. Peut-être que je verrai Eilif dès cette nuit. C'est mon préféré. Une paix qui a été courte. Et déjà ça repart.

Elle chante, tandis que le cuisinier et Catherine s'attellent à la carriole :

D'Ulm en Moravie, à Metz et partout
Mère Courage est toujours dans le coup !
Ses hommes, la guerre les nourrira,
De la guerre et du plomb, lui faut que ça.
Seulement de plomb ne vivra longtemps,
De poudre non plus, il lui faut les gens !
Au régiment ce jour même allez tous,
Ou bien il va foirer ! Enrôlez-vous !

VOILÀ SEIZE ANS QUE DURE LA GRANDE GUERRE DE RELIGION. L'ALLEMAGNE Y A PERDU PLUS DE LA MOITIÉ DE SES HABITANTS. DE GIGANTESQUES ÉPIDÉMIES TUENT CE QUE LES CARNAGES ONT ÉPARGNÉ. LA FAIM SÉVIT DANS LES RÉGIONS JADIS FLORISSANTES. DES LOUPS RÔDENT DANS LES VILLES RÉDUITES EN CENDRES. À L'AUTOMNE 1634, ON RENCONTRE COURAGE DANS LE FICHTELGEBIRGE BAVAROIS, À L'ÉCART DE LA ROUTE STRATÉGIQUE OÙ SE DÉPLACENT LES ARMÉES SUÉDOISES. CETTE ANNÉE-LÀ L'HIVER A ÉTÉ PRÉCOCE ET IL EST SÉVÈRE. LES AFFAIRES VONT MAL, SI BIEN QU'IL NE RESTE PLUS QU'À MENDIER. LE CUISINIER REÇOIT UNE LETTRE D'UTRECHT ET IL EST CONGÉDIÉ.

Devant un presbytère à moitié détruit. Matin gris d'un hiver précoce. Bourrasques. Mère Courage et le cuisinier, vêtus de peaux de mouton élimées, près de la carriole.

LE CUISINIER. Tout est sombre, personne n'est encore levé.

MÈRE COURAGE. Mais c'est un presbytère. Et pour faire sonner les cloches il faut qu'il sorte du plumard. Alors il a une soupe chaude.

LE CUISINIER. D'où ça, quand tout le village est carbonisé, comme on l'a vu.

MÈRE COURAGE. Mais c'est habité, un chien a aboyé tout à l'heure.

LE CUISINIER. Si le curé a de quoi, il donnera rien.

MÈRE COURAGE. Peut-être que si on chantait...

LE CUISINIER. J'en ai jusque-là. *Soudain.* J'ai une lettre d'Utrecht, ma mère est morte du choléra et l'auberge m'appartient. Voilà la lettre, si tu le crois pas. Même si ça te regarde pas, ce que ma tante tartine sur ma vie, je te la montre.

MÈRE COURAGE, *lit la lettre.* Lamb, moi aussi je suis fatiguée de traîner sur les routes. Je me fais l'effet d'un chien de boucher, qui tire la viande pour les clients et qui n'en voit jamais rien. Je n'ai plus rien à vendre, et pour payer ce rien les gens n'ont rien. En Saxe, un type en guenilles a voulu me refiler une toise de reliures de parchemin contre deux œufs, et dans le Wurtemberg ils m'auraient cédé leur charrue contre un petit sac de sel. À quoi bon labourer ? Plus rien ne pousse, sauf des buissons d'épines. En Poméranie, les villageois auraient déjà mangé les plus jeunes enfants, et on a surpris des bonnes sœurs qui se livraient à des coups de main.

LE CUISINIER. Le monde agonise.

MÈRE COURAGE. Parfois je me vois déjà traverser l'enfer avec ma carriole pour y vendre de la poix, ou le ciel pour y proposer des viatiques aux âmes errantes. Si avec les enfants qui me sont restés, je trouvais un endroit où ça ne tirillerait pas, je voudrais bien avoir encore quelques années tranquilles.

LE CUISINIER. On pourrait ouvrir l'auberge. Penses-y, Anna. Je me suis décidé cette nuit, je retourne à Utrecht avec ou sans toi, et dès aujourd'hui.

MÈRE COURAGE. Il faut que je parle à Catherine. Ça arrive un peu vite, et je n'aime pas me décider dans le froid et avec rien dans l'estomac. Catherine ! *Catherine descend de la carriole.* Catherine, il faut que je te dise quelque chose. Le cuisinier et moi on veut aller à Utrecht. Là-bas il a hérité d'une auberge. Comme ça tu aurais un point fixe et tu pourrais faire des connaissances. Il y en a plus d'un qui apprécierait une personne posée, le physique n'est pas tout. Moi aussi, je serais pour. Je m'entends bien avec le cuisinier. Je dois le dire à son avantage, il est fait pour les affaires. On aurait la nourriture assurée, ça serait bien, non ? Et toi tu aurais ton lit, ça te va, hein ? Sur les routes, à la longue, ça n'est pas une vie. Tu risquerais de mal tourner. T'es déjà pleine de poux. Il faut qu'on se décide, pourquoi, parce qu'on pourrait partir avec les Suédois, vers le Nord, ils doivent être là-bas en face. *Elle montre la gauche.* Je pense qu'on va se décider, Catherine.

LE CUISINIER. Anna, je voudrais te dire un mot en particulier.

MÈRE COURAGE. Remonte dans la carriole, Catherine. *Catherine remonte.*

LE CUISINIER. Je t'ai interrompue, parce que je vois qu'il y a erreur de ta part. Je pensais que je n'aurais pas eu à le dire nettement, parce que c'était clair. Mais comme ça ne l'est pas, il faut bien que je te le dise, il n'est pas question que tu l'emmènes. Je pense que tu me comprends.

Dans le fond, Catherine passe la tête hors de la carriole et écoute.

MÈRE COURAGE. Tu veux dire que je dois laisser Catherine ?

LE CUISINIER. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Il n'y a pas de place dans l'auberge. C'en est pas une avec trois salles. Si nous deux on se coupe en quatre, on pourra y trouver de quoi vivre, mais pas à trois, c'est exclu. Catherine peut garder la carriole.

MÈRE COURAGE. Je m'étais dit qu'à Utrecht elle pourrait trouver un mari.

LE CUISINIER. Laisse-moi rire ! Comment elle trouverait un mari ?

Muette et avec une cicatrice ! Et à cet âge-là ?

MÈRE COURAGE. Parle pas si fort !

LE CUISINIER. Bas ou fort, les choses sont comme elles sont. Et c'est une raison de plus qui fait que je ne peux pas l'avoir à l'auberge. Les clients, ils ne veulent pas toujours avoir une chose comme ça sous les yeux. Tu ne peux pas leur en vouloir.

MÈRE COURAGE. Ferme-la. Je t'ai dit de ne pas parler si fort.

LE CUISINIER. Il y a de la lumière au presbytère. On peut chanter.

MÈRE COURAGE. Cuisinier, comment elle pourrait voyager toute seule avec une carriole ? Elle a peur de la guerre. Elle ne supporte pas ça. Les rêves qu'elle doit avoir ! La nuit je l'entends gémir. Surtout après les batailles. Ce qu'elle voit alors dans ses rêves, je ne sais pas. Elle est malade de pitié. Il n'y a pas longtemps, j'ai encore trouvé caché près d'elle un hérisson que nous avons écrasé.

LE CUISINIER. L'auberge est trop petite. *Il appelle.* Cher monsieur, serviteurs et habitants de la maison. Nous allons interpréter la chanson de Salomon, Jules César et autres grands esprits, à qui ça n'a servi à rien. Pour que vous voyiez que nous aussi nous sommes d'honnêtes gens, et que c'est donc pas facile pour nous de s'en tirer, surtout en hiver.

Ils chantent :

Salomon le sage vous est connu
Et vous savez ce qu'il est devenu.
Solaire était chez lui la clairvoyance,
Il maudissait l'instant de sa naissance
Et constatait que tout est vanité.
Que sage et grand il aura donc été !
Et voyez, avant qu'il ne fasse nuit,
Le monde a pu voir ce qui s'ensuivit :
La sagesse l'a mené jusque-là !
Digne d'envie qui est libre de ça !

En effet, toutes les vertus sont dangereuses sur cette terre, comme le démontre cette belle chanson, mieux vaut ne pas en avoir et avoir une vie agréable et de quoi manger le matin, disons une soupe chaude. Moi, par exemple, j'en ai pas et j'en voudrais une, je suis un soldat, mais à quoi elle m'a servi ma bravoure dans toutes ces batailles, à rien, je meurs de faim et j'aurais mieux fait de rester un foireux, et chez moi. Pourquoi ?

César l'audacieux est de vous connu
Et vous savez ce qu'il est devenu.
Il s'asseyait tel un dieu sur l'autel

Et fut assassiné tel un mortel
Comme il était à son plus haut monté.
« Et toi aussi, mon fils », a-t-il crié !
Car voyez, avant qu'il ne fasse nuit,
Le monde a pu voir ce qui s'ensuivit :
La bravoure l'a mené jusque-là !
Digne d'envie qui est libre de ça !

À *mi-voix*. Ils ne viennent même pas voir. *Fort*. Cher monsieur, serviteurs et habitants de la maison ! Peut-être direz-vous, oui, la vaillance n'est pas ce qui nourrit son homme, essayez donc l'honnêteté ! Alors peut-être serez-vous rassasiés ou au moins ne resterez-vous pas complètement à jeun. Qu'en est-il ?

Socrate l'honnête, vous connaissez,
Qui ne disait jamais que vérité :
Mais aucun gré ils ne lui en ont su,
Bien plus, en haut, ils lui en ont voulu,
De la ciguë lui ont fait avaler.
Ce fils du peuple, quelle honnêteté !
Et voyez, avant qu'il ne fasse nuit,
Le monde a pu voir ce qui s'ensuivit :
L'honnêteté l'a mené jusque-là !
Digne d'envie qui est libre de ça !

Oui, on nous dit d'être désintéressés et de partager ce qu'on a, mais quand on n'a rien ? Car peut-être les bienfaiteurs eux non plus ne l'ont pas belle, c'est bien possible, seulement, on a quand même besoin de quoi. Oui, le désintéressement est une vertu rare, pace qu'elle ne rapporte pas.

Saint Martin, vous tous vous savez cela,
La douleur d'autrui ne supportait pas.
Voyant dans la neige un pauvre, aussitôt
Lui offrit la moitié de son manteau,
Et les deux hommes de froid trépassèrent.
Il négligeait le terrestre salaire !
Et voyez, avant qu'il ne fasse nuit,
Le monde a pu voir ce qui s'ensuivit :
La charité l'a mené jusque-là !
Digne d'envie qui est libre de ça !

Et c'est pareil pour nous ! Nous sommes d'honnêtes gens, nous nous serrons les coudes, nous ne volons pas, nous n'assassinons pas, nous ne mettons pas le feu ! Et comme ça on peut dire que nous nous enfonçons toujours plus, et cette chanson c'est nous qui la justifions, et la soupe se fait rare, et si nous étions autre chose, des voleurs et des

assassins, peut-être que nous serions rassasiés ! Car les vertus ne paient pas, juste les méchancetés, le monde est comme ça, et il ne devrait pas être comme ça !

C'est donc ainsi, vous voyez, braves gens
Qui respectez les dix commandements.
Ça ne nous a pas servis jusqu'ici :
Vous qui tout près du poêle êtes assis,
Aidez à soulager notre grande misère !
Nous braves gens comme il n'y en a guère !
Et voyez, avant qu'il ne fasse nuit
Le monde a pu voir ce qui s'ensuivit :
La piété nous a menés jusque-là !
Digne d'envie qui est libre de ça !

UNE VOIX, *venant de la maison*. Vous là, montez ! Vous pourrez avoir une soupe.

MÈRE COURAGE. Lamb, je pourrais rien avaler. Je ne dis pas que ce que tu dis est pas raisonnable, mais est-ce que c'est ton dernier mot ? On s'entendait bien.

LE CUISINIER. Mon dernier. Réfléchis.

MÈRE COURAGE. J'ai pas besoin de réfléchir. Je la laisse pas ici.

LE CUISINIER. Ça serait vraiment pas raisonnable, mais je pourrais rien y changer. Je ne suis pas un monstre, seulement, cette auberge, c'en est une petite. Et maintenant il faut qu'on monte, sans ça, ici non plus y aura rien à faire, et on aura chanté pour rien dans le froid.

MÈRE COURAGE. Je vais chercher Catherine.

LE CUISINIER. Vaut mieux que là-haut tu mettes dans ta poche quelque chose pour elle. Si on se ramène à trois, ils vont avoir peur.

Tous deux s'éloignent.

Portant un baluchon, Catherine descend de la carriole. Elle regarde autour d'elle pour voir s'ils sont partis. Puis elle dispose sur la roue de la carriole un vieux pantalon du cuisinier et une jupe de sa mère, côte à côte, de telle façon qu'ils soient bien visibles. Elle vient de terminer et va pour partir avec son baluchon quand Mère Courage revient de la maison.

MÈRE COURAGE, *avec une assiette de soupe*. Catherine ! Reste où tu es ! Catherine ! Où veux-tu aller avec ce baluchon ? Tu as donc perdu la tête. *Elle examine le baluchon*. Elle a emballé ses affaires ! Tu as écouté ? Je lui ai dit que ça ne donnerait rien, Utrecht, sa sale auberge, qu'est-ce qu'on ferait là-bas ? Toi et moi, on serait pas à notre place dans une auberge. Pour nous il y a encore pas mal de choses à tirer de cette guerre. *Elle voit le pantalon et la jupe*. Ce que tu es bête.

Qu'est-ce que tu pensais, si j'avais vu ça et si tu avais été partie ? *Elle retient Catherine qui veut partir.* Ne crois pas que je l'ai envoyé promener à cause de toi. C'était pour la carriole. Je ne vais tout de même pas me séparer de la carriole, j'y suis habituée, ce n'est pas du tout à cause de toi, c'est à cause de la carriole. On va prendre l'autre direction, et le fourbi du cuisinier, on le pose là, qu'il le trouve, cet imbécile. *Elle monte dans la carriole et lance encore quelques bricoles à côté du pantalon.* Bon, celui-là, il a fini de s'occuper de nos affaires, et plus jamais un autre y mettra son nez. Maintenant on va continuer toutes les deux. Cet hiver aussi va passer, comme tous les autres. Attelle-toi à la carriole, il pourrait se mettre à neiger.

Toutes deux s'attellent à la carriole, lui font faire un demi-tour et partent. Quand le cuisinier arrive, c'est avec stupéfaction qu'il voit ses affaires.

DURANT TOUTE L'ANNÉE 1635, MÈRE COURAGE ET SA FILLE CATHERINE SILLONNENT LES ROUTES DE L'ALLEMAGNE DU CENTRE, À LA SUITE D'ARMÉES DE PLUS EN PLUS DÉGUENILLÉES.

Une route. Mère Courage et Catherine tirent la carriole. Elles passent devant une ferme, d'où on entend une voix chanter.

LA VOIX.

Une rose nous a réjouis
 Au mitan de notre jardin
 Elle a très joliment fleuri
 En mars fut plantée de nos mains
 Et ce ne fut pas vainement.
 Heureux ceux qui ont un jardin
 Elle a fleuri si joliment.

Et quand soufflent les vents de neige
 Et qu'ils traversent les sapins
 On ne risquera presque rien
 On a fait que le toit protège
 Calfeutré de mousse et de foin.
 Heureux ceux-là qui ont un toit
 Lorsque soufflent ces grands vents froids.

Mère Courage et Catherine se sont arrêtées pour écouter, et repartent.

JANVIER 1636. LES TROUPES IMPÉRIALES MENACENT LA VILLE PROTESTANTE DE HALLE. LES PIERRES SE METTENT À PARLER. MÈRE COURAGE PERD SA FILLE ET CONTINUE SEULE. LA GUERRE EST LOIN D'ÊTRE TERMINÉE.

La carriole, en très mauvais état, se trouve à côté d'une ferme à l'impressionnant toit de chaume, adossée à une paroi rocheuse. C'est la nuit.

Du bois sortent un enseigne et trois soldats, dans de pesantes armures.

L'ENSEIGNE. Je ne veux pas de bruit. Celui qui crie, embrochez-le.

LE PREMIER SOLDAT. Mais si on veut avoir un guide, il faut frapper à la porte, pour les sortir du lit.

L'ENSEIGNE. Frapper à la porte, ça n'est pas un bruit anormal. Ça peut être une vache qui se cogne au mur de l'étable.

Les soldats frappent à la porte de la ferme. Une paysanne ouvre. Ils lui mettent la main sur la bouche. Deux soldats entrent.

UNE VOIX D'HOMME, à l'intérieur. Qu'est-ce que c'est ?

Les soldats font sortir un paysan et son fils. L'enseigne, désigne la carriole d'où Catherine a surgi. En voilà encore une. Un soldat la fait descendre de force. Il n'y a personne d'autre qui habite ici ?

LES PAYSANS. C'est notre fils. – Et ça c'est une muette. – Sa mère est en ville, à faire des achats. – Pour son commerce, parce qu'il y en a beaucoup qui se sauvent et qui vendent à bas prix. – Ce sont des ambulants, une cantinière.

L'ENSEIGNE. Je vous invite à vous tenir tranquille, sans quoi, au moindre bruit, ça sera la pique sur la cafetière. Et j'ai besoin de quelqu'un pour nous montrer le chemin qui mène à la ville. *Il désigne le jeune paysan.* Toi, arrive !

LE JEUNE PAYSAN. J'connais pas d'chemin.

LE DEUXIÈME SOLDAT, *ricanant*. Y connaît pas d'chemin.

LE JEUNE PAYSAN. J'sers pas les catholiques.

L'ENSEIGNE, *au deuxième soldat*. Donne-lui de la pique dans les côtes !

LE JEUNE PAYSAN., *contraint de se mettre à genoux et sous la menace de la pique*. Je le ferai pas pour ma vie.

LE PREMIER SOLDAT. Je sais ce qui le rendra malin. *Il se dirige vers l'étable.* Deux vaches et un bœuf. Ecoute : si tu ne veux pas comprendre, je sabre le bétail.

LE JEUNE PAYSAN. Pas le bétail !

LA PAYSANNE, *pleure.* Monsieur le capitaine, épargnez notre bétail, ou on mourrait de faim.

L'ENSEIGNE. S'il s'obstine, fichu le bétail.

LE PREMIER SOLDAT. Je commence par le bœuf.

LE JEUNE PAYSAN, *au vieux.* Faut que je le fasse ? *La paysanne fait oui de la tête.* Je le fais.

LA PAYSANNE. Et merci beaucoup, monsieur le capitaine, de nous avoir épargnés, dans les siècles des siècles, amen.

Le paysan empêche la paysanne de remercier davantage.

LE PREMIER SOLDAT. Est-ce que je ne l'ai pas su tout de suite, qu'ils tenaient au bœuf par-dessus tout ! *Conduits par le jeune paysan, l'enseigne et les soldats poursuivent leur route.*

LE PAYSAN. Je voudrais bien savoir ce qu'ils comptent faire. Rien de bon.

LA PAYSANNE. C'est peut-être seulement des éclaireurs. – Qu'est-ce que tu vas faire ?

LE PAYSAN, *posant une échelle sur le toit et y montant.* Voir s'ils sont tous seuls. *D'en haut.* Ça bouge dans le petit bois. Je vois quelque chose jusqu'en bas dans la carrière. Et y a aussi des cuirassiers dans la clairière. Et un canon. Ça fait plus qu'un régiment. Que Dieu ait pitié de la ville et de tous ceux qui y sont.

LA PAYSANNE. Y a de la lumière dans la ville ?

LE PAYSAN. Rien. Là-bas ça dort, maintenant. *Il descend.* S'ils y entrent, ils vont tout saigner à blanc.

LA PAYSANNE. La sentinelle va le voir à temps.

LE PAYSAN. La sentinelle de la tour, en haut du talus, ils ont dû la massacrer, sans ça elle aurait sonné de la trompe.

LA PAYSANNE. Si on était plus nombreux...

LE PAYSAN. Ici, en haut, tout seuls avec l'infirmier...

LA PAYSANNE. On peut rien faire, tu crois...

LE PAYSAN. Rien.

LA PAYSANNE. On peut pas courir en bas, dans la nuit.

LE PAYSAN. Y en a plein tout au long du talus. On peut même pas

lancer un signal.

LA PAYSANNE. Pour que nous aussi ils nous égorgent ici en haut ?

LE PAYSAN. C'est vrai, on peut rien faire.

LA PAYSANNE, à *Catherine*. Prie, pauvre bête, prie ! On peut rien faire contre l'effusion de sang. Puisque tu ne peux pas parler, tu peux au moins prier. Lui t'entend, si personne t'entend. Je vais t'aider. *Tous se mettent à genoux, Catherine derrière les paysans*. Notre Père, qui es aux cieux, écoute notre prière, ne laisse pas la ville périr avec tous ceux qui y sont, et qui font un somme et qui se doutent de rien. Réveille-les pour qu'ils se lèvent et aillent sur les murs et voient comment descendant le talus et traversant les prés ils viennent sur eux dans la nuit avec des piques et des canons. *De nouveau à Catherine*. Protège notre mère et fais que la sentinelle dorme pas, mais qu'elle se réveille, sans ça, il sera trop tard. Et assiste notre beau-frère, il y est avec ses quatre enfants, ne les laisse pas périr, ils sont innocents et sont au courant de rien. *À Catherine qui gémit*. Y en a un qui a moins de deux ans, l'aîné en a sept. *Catherine se lève, bouleversée*. Notre Père, écoute-nous, car toi seul tu peux aider, on risque de succomber, pourquoi, parce qu'on est faibles et qu'on n'a pas de piques et rien et qu'on ne peut pas se risquer et qu'on est entre tes mains avec notre bétail et toute la ferme, et c'est comme ça aussi pour la ville, elle est aussi entre tes mains, et l'ennemi est devant les murs, avec toutes ses forces. *Catherine s'est glissée sans qu'on l'aperçoive jusqu'à la carriole, en a sorti quelque chose qu'elle a mis sous son tablier, et elle est montée par l'échelle sur le toit de l'étable*. Pense aux enfants, qui sont en danger, les plus petits surtout, aux vieillards qui peuvent pas bouger, et à toute créature.

LE PAYSAN. Et pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Amen. *Catherine, assise sur le toit, commence à battre du tambour qu'elle a tiré de dessous son tablier*.

LA PAYSANNE. Jésus, qu'est-ce qu'elle fait ?

LE PAYSAN. Elle a perdu la raison.

LA PAYSANNE. Fais-la descendre, vite ! *Le paysan court vers l'échelle, mais Catherine la tire à elle sur le toit*. Elle va faire notre malheur.

LE PAYSAN. Arrête tout de suite de battre du tambour, espèce d'infirmes.

LA PAYSANNE. Attirer les impériaux sur nous.

LE PAYSAN, *cherche des pierres par terre*. Je vais te jeter des pierres, moi.

LA PAYSANNE. T'as donc pas pitié ? T'as pas du tout de cœur ? On est fichus, s'ils viennent sur nous ! Ils vont nous saigner. *Catherine regarde fixement au loin vers la ville et continue à battre du tambour. La Paysanne, au vieux.* Je te l'avais dit tout de suite, de ne pas laisser rentrer cette racaille à la ferme. Qu'est-ce que ça leur fait, si on nous emmène le bétail qui reste...

L'ENSEIGNE, *arrive en courant avec ses soldats et le jeune paysan.* Je vais vous couper en morceaux !

LA PAYSANNE. Monsieur l'officier, on est innocents, on y peut rien. Elle s'est faufilée là-haut. Une étrangère.

L'ENSEIGNE. Où est l'échelle ?

LE PAYSAN. En haut.

L'ENSEIGNE, à *Catherine.* Je t'ordonne de jeter ce tambour. *Catherine continue à battre du tambour.* Vous êtes tous complices. Vous n'y survivrez pas.

LE PAYSAN. En face, dans le bois, ils ont abattu des pins. Si on allait chercher un tronc pour la déloger...

LE PREMIER SOLDAT, à *l'enseigne.* Je demande la permission de faire une proposition. *Il dit quelque chose à l'oreille de l'enseigne. Celui-ci fait oui de la tête.* Tu écoutes, on te fait une proposition pour ton bien. Descends et viens avec nous à la ville, tout de suite. Tu nous montres ta mère et elle sera épargnée. *Catherine continue à battre du tambour.*

L'ENSEIGNE, *repousse le soldat brutalement.* Elle ne te fais pas confiance, pas étonnant avec ta gueule. *Il crie à Catherine.* Si je te donne ma parole ? Je suis officier et j'ai une parole d'honneur.

Catherine bat plus fort du tambour.

L'ENSEIGNE. Rien ne lui est sacré.

LE JEUNE PAYSAN. Monsieur l'officier, c'est pas seulement à cause de sa mère !

LE PREMIER SOLDAT. Faudrait plus que ça dure longtemps. Ils doivent l'entendre en ville.

L'ENSEIGNE. Il faut qu'on fasse du bruit avec quelque chose qui soit plus fort que son tambour. Avec quoi on peut faire du bruit ?

LE PREMIER SOLDAT. Mais on ne doit pas faire de bruit.

L'ENSEIGNE. Un bruit qui n'a l'air de rien, imbécile. Un bruit qui ne soit pas guerrier.

LE PAYSAN. Je pourrais fendre du bois à la hache.

L'ENSEIGNE. C'est ça, fends. *Le paysan va chercher la hache et*

entame le tronc. Fends plus fort ! Plus fort ! C'est pour ta vie que tu fends ! Catherine a écouté, ce faisant elle a battu du tambour plus doucement. Jetant autour d'elle des regards inquiets, elle recommence à battre avec force. L'enseigne, au paysan. Pas assez fort ! Au premier soldat. Fends, toi aussi.

LE PAYSAN. Je n'ai qu'une hache.

Il cesse de fendre le bois.

L'ENSEIGNE. Il faut mettre le feu à la ferme. Il faut l'enfumer.

LE PAYSAN. Ça servira à rien, monsieur le capitaine. Si à la ville ils voient du feu ici, ils sauront tout.

Tout en battant du tambour, Catherine a de nouveau écouté. À présent, elle rit.

L'ENSEIGNE. Regarde, elle se moque de nous. Je n'y tiens plus. Je vais la descendre, et même si tout est fichu. Allez chercher le mousquet !

Deux soldats s'éloignent en courant. Catherine continue à battre du tambour.

LA PAYSANNE. J'ai trouvé, monsieur le capitaine. Sa carriole est là en face. Si on la met en morceaux, elle s'arrêtera. Elles n'ont rien d'autre que cette carriole.

L'ENSEIGNE, *au jeune paysan.* Mets-la en morceaux. À Catherine. Si tu ne t'arrêtes pas, on met ta carriole en morceaux.

Le jeune paysan donne quelques faibles coups contre la carriole.

LA PAYSANNE. Arrête, animal !

Catherine, fixant sa carriole d'un air désespéré, émet des sons plaintifs. Mais elle continue à battre du tambour.

L'ENSEIGNE. Qu'est-ce qu'ils font ces sales types avec le mousquet ?

LE PREMIER SOLDAT. En ville, ils peuvent pas encore avoir entendu, sans ça on entendrait leur artillerie.

L'ENSEIGNE, *à Catherine.* Ils ne t'entendent pas du tout. Et maintenant on va te descendre. Une dernière fois : jette ce tambour !

LE JEUNE PAYSAN, *jette soudain la planche.* Continue ! Sans ça, on est tous fichus ! Continue, continue...

Le soldat le jette à terre et le frappe avec sa pique. Catherine se met à pleurer, mais continue à battre du tambour.

LA PAYSANNE. Ne le frappez pas dans le dos ! Mon Dieu, vous êtes en train de le tuer !

Les soldats arrivent en courant avec le mousquet.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Enseigne, le colonel en a la bave à la bouche. On va passer devant le conseil de guerre.

L'ENSEIGNE. En place ! En place ! À Catherine, *tandis qu'on dispose le mousquet sur la fourche*. Pour la toute dernière fois : arrête ! Catherine, *en pleurant, bat du tambour tant qu'elle peut*. Feu ! Les soldats font feu. Catherine, *touchée, donne encore quelques coups, puis s'affaisse lentement*. Fini le vacarme ! Mais aux derniers roulements de tambour de Catherine, *succède le bruit des canons de la ville. On entend dans le lointain, confondus, le tocsin et la canonnade*.

LE PREMIER SOLDAT. Elle a réussi.

APPROCHE DE L'AUBE. ON ENTEND LES TAMBOURS ET LES FIFRES DE TROUPES EN MARCHÉ QUI S'ÉLOIGNENT.

Devant la carriole Mère Courage est accroupie près de sa fille. Les paysans sont debout près d'elle.

LE PAYSAN, *hostile*. Il faut vous en aller, femme. Après ça, il n'y a plus qu'un régiment. Vous pouvez pas partir seule.

MÈRE COURAGE. Peut-être qu'elle dort.

Elle chante :

Dodo, l'enfant do
Qu'est-ce qui bruit dans la paille ?
Les gosses du voisin pleurnichent
Et les miens sont joyeux.
Ceux du voisin sont en haillons
Et tu vas dans la soie
De la robe qu'un ange
A refaite pour toi.

Ceux du voisin n'ont rien
Et tu as du gâteau.
S'il est trop sec pour toi
Tu n'as qu'à dire un mot.
Dodo, l'enfant do
Qu'est-ce qui bruit dans la paille ?
L'un d'eux gît en Pologne
L'autre il est Dieu sait où.

Vous auriez pas dû lui parler des enfants de votre beau-frère.

LE PAYSAN. Si vous étiez pas allée en ville, faire une bonne affaire, ça serait peut-être pas arrivé.

MÈRE COURAGE. Maintenant elle dort.

LA PAYSANNE. Elle dort pas, faut vous faire une raison, elle a passé.

LE PAYSAN. Et vous, il est grand temps que vous partiez. Il y a les loups, et ce qui est pire, les maraudeurs.

MÈRE COURAGE. Oui.

Elle va chercher une bâche dans la carriole pour en couvrir la morte.

LA PAYSANNE. Vous n'avez personne d'autre ? Où vous pourriez aller ?

MÈRE COURAGE. Si, quelqu'un. Eilif.

LE PAYSAN, *tandis que Mère Courage couvre la morte.* Faut le trouver. On va s'occuper de celle-là, qu'elle soit enterrée convenablement. Vous pouvez être tout à fait tranquille.

MÈRE COURAGE. Voilà de l'argent pour les frais.

Elle compte l'argent dans la main du paysan. Le paysan et son fils lui serrent la main et emportent Catherine.

LA PAYSANNE, *en partant.* Dépêchez-vous !

MÈRE COURAGE, *s'attelle à la carriole.* Pourvu que j'arrive à tirer la carriole toute seule. Ça devrait aller, il y a pas grand-chose dedans. Il faut que je me remette au commerce. *Un autre régiment passe, dans le fond, avec fifres et tambours. Mère Courage se met à tirer la carriole.* Emmenez-moi !

On entend chanter dans le fond :

Avec ses dangers, avec ses bonheurs,
Cette guerre, qu'elle traîne en longueur.
Cette guerre-là va durer cent ans.
Le sans grade point n'y fait de l'argent.
Bouffant de la merde, allant en haillons
À moitié payé par son bataillon.
Un miracle encor peut-être on verra :
Pas finie, la campagne, loin de là !
Le printemps vient. Debout, chrétien !
La neige fond. Dorment les morts.
Et ce qui n'est pas mort encor
Maintenant part à fond de train.

Les textes qui suivent sont tirés du deuxième tome (épuisé) des Écrits sur le théâtre de Brecht (L'Arche, 1979, trad. Jean Tailleur et Edith Winkler). Ils n'ont pas été repris dans les trois volumes qui les remplacent, publiés à L'Arche en 1999 : L'Achat du cuivre et Petit Organon, L'Art du comédien et Théâtre épique, théâtre dialectique. C'est la raison pour laquelle nous avons jugé utile de rendre ces notes à nouveau disponibles au public.

Sur Mère Courage et ses enfants, nous renvoyons également aux textes suivants :

— *dans Théâtre épique, théâtre dialectique :*

« *Friedrich Wolf – Bert Brecht, un dialogue* » (p. 142)

« *Conflit* » (p. 185)

« *Quelques opinions erronées sur le mode de jeu du Berliner Ensemble* » (p. 297)

« *Deux manières de jouer Mère Courage* » (p. 232)

— *dans L'Art du comédien :*

« *La mise en scène de Bertolt Brecht* » (p. 174)

« *Sur le gestus* » (p. 196)

**Quelques notes
de Bertolt Brecht sur
*Mère Courage et ses enfants***

Ce qu'une représentation de *Mère Courage et ses enfants* doit essentiellement montrer

Que les grandes affaires au cours des guerres ne sont pas faites par les petites gens.

Que la guerre, qui est une continuation des affaires par d'autres moyens, rend mortelle les vertus humaines, pour leurs possesseurs également.

Que pour combattre la guerre, aucun sacrifice n'est trop grand.

La pierre se met à parler

Lorsque Catherine la muette commence à battre du tambour sur le toit de la grange pour réveiller la ville de Halle, un grand changement s'est déjà depuis longtemps produit en elle. La jeune personne avenante et pleine de vie que nous avons vu partir à la guerre dans la carriole de Courage est devenue une créature meurtrie, non sans malignité. Extérieurement aussi elle a fort changé, pas tellement le visage, dont l'ingénuité a pris uniquement quelque chose d'infantile, mais tout le corps, qui est devenu informe et lourd. Elle est agenouillée avec les paysans qui prient sur le devant, à la rampe, un peu derrière la femme du paysan, quand celle-ci lui jette par-dessus son épaule que les petits enfants de son beau-frère sont eux aussi dans la ville menacée. Il ne transparaît rien sur son visage qui, depuis longtemps, miroir devenu terne, a perdu la faculté de manifester distinctement quoi que ce soit. Elle rampe à reculons, uniquement, jusqu'à ce qu'elle soit à distance de ceux qui prient, puis elle court sans bruit vers la carriole et va prendre le tambour qui y est suspendu, comme offert à la vente. C'est le tambour que sa mère a trouvé il y a des années parmi les marchandises venant d'être achetées et qu'elle, Catherine, avait défendues si obstinément contre les lansquenets en maraude qu'elle avait reçu au-dessus de l'œil cette blessure qui l'avait défigurée. La muette le détache, l'accroche sur son dos, se glisse vers la grange, retrousse ses longues jupes, et grimpe sur le toit. Les hommes gardent le silence, la pierre a décidé de parler.

(La comédienne montre la hâte de la libératrice, mais aussi comment elle accomplit tout comme un travail absolument pratique. Beaucoup dissimuleraient au public le geste de remonter les longues jupes, en bas, près de l'échelle, oubliant que celles-ci empêchaient de grimper non seulement la comédienne mais aussi la muette.)

Sur le toit (en escaladant, la comédienne gardait la gaucherie de sa première escalade) elle regarde de l'autre côté, où est supposée se trouver la ville endormie et commence sans délai à battre du tambour. Elle tient des baguettes dans les deux mains et frappe en deux temps, plaçant l'accent comme dans le mot « Gewalt(3) ». Les paysans, arrachés à leur prière, se lèvent en sursaut, le paysan accourt, gêné par son rhumatisme, la muette tire l'échelle à elle, maladroitement, sur le toit, et continue de battre du tambour.

(Désormais, la comédienne, pleine de tourments, va partager son

attention entre la ville qui met très longtemps à se réveiller, et les gens de la ferme qui la menacent.)

En bas, le paysan, baissé, cherche des pierres à lancer à la tambourineuse ; la paysanne l'insulte et la supplie d'arrêter : « T'as pas pitié, t'as pas du tout de cœur ? » La tambourineuse jette en bas un regard froid sur ces timorés et se tourne de nouveau vers la ville, qui ne semble toujours pas se réveiller. (Ceux qui ont de la pitié pour beaucoup de gens ne peuvent en avoir envers quelques-uns.)

Les lansquenets reviennent en courant. L'enseigne, sabre au clair, menace les paysans. Ils se sont de nouveau jetés à genoux, comme auparavant devant leur Dieu. Les lansquenets offrent un arrangement à l'étrangère. Supposant qu'elle fait ce vacarme parce qu'elle a peur pour sa mère à la ville, ils lui promettent de l'épargner. La tambourineuse semble ne pas comprendre ou ne pas croire le lansquenet qui lance l'appel. L'enseigne s'avance. Il plastronne, il lui donne la garantie de sa parole d'officier. La muette lève les baguettes plus haut que jamais auparavant, après une toute petite pause, dénotant qu'elle a entendu et qu'elle a réfléchi. Elle continue de battre du tambour plus fort qu'auparavant. (La comédienne tire parti de ce petit incident pour une démonstration de la muette : elle ne fait aucun cas de la parole d'honneur des bourreaux.) L'enseigne ne se possède plus. La muette le discrédite devant ses gens. Il sait que maintenant ils vont ricaner quand il ne regardera pas. Mais spontanément le paysan court chercher une hache et donne des coups sur un joug à bœufs, pour couvrir le bruit du tambour par un « bruit pacifique ». La muette le regarde en bas, par-dessus son épaule. Elle accepte le combat de bruits, il va son train un moment. Puis l'enseigne, furieux, fait signe d'arrêter. Tout cela est inopérant. Il court à la ferme chercher un tison pour enfumer la tambourineuse comme un jambon. La paysanne abandonne sa prière machinale et se jette devant la porte de la maison : « Ça ne servira à rien, monsieur le capitaine, si à la ville ils voient du feu ici, ils sauront tout. » Quelque chose d'extraordinaire se produit. La muette sur le toit a entendu la paysanne en bas et maintenant rit, elle tend son visage vers l'avant et rit.

(Deux scènes auparavant, la comédienne a aussi fait rire Catherine. Avant sa tentative de fuite, regardant encore une fois sa combinaison maligne de la jupe de sa mère avec le pantalon du cuisinier, elle a eu ce rire inquiétant, la main devant la bouche. Son rire de maintenant efface ce rire-là.)

L'enseigne explose. Il envoie un lansquenet chercher un mousquet. La paysanne aussi a une idée : « J'ai trouvé », crie-t-elle, en montrant perfidement du doigt la voiture bâchée, « si on met la carriole en morceaux, elle s'arrêtera ; elles n'ont rien que cette carriole. » Un

lansquenet oblige à coup de pied le fils du paysan à taper sur la carriole avec un madrier. La muette, désespérée, regarde ; elle profère maintenant des sons pitoyables. Et elle rebat du tambour. (Et la comédienne sait que la muette reprendrait-elle son tambour ne fût-ce qu'un instant trop tôt, la vérité serait altérée. La paysanne a raison : la carriole est tout, combien de choses lui ont été déjà sacrifiées !)

Maintenant la tambourineuse commence déjà à se fatiguer, battre du tambour est aussi un travail ; on voit combien il lui devient difficile de brandir les baguettes. Les deux temps s'embrouillent. Elle regarde avec plus d'avidité et d'angoisse vers la ville, penchée en avant, la bouche ouverte, ce qui lui donne un air idiot. Elle commence à douter qu'on l'entende jamais à la ville. (La comédienne a teinté jusqu'ici tous ses mouvements d'un peu de gaucherie. On doit le reconnaître : est prête à aider celle qui a le plus besoin d'aide. Elle tombe à présent tout à fait dans la confusion.) Celle qui est en train de désespérer est encore tentée d'arrêter. Le fils du paysan se défait soudain du madrier et crie : « Continue, sans ça tout le monde est fichu ! », et le lansquenet lui tombe dessus avec sa pique. Il va le frapper à mort. La muette est terrassée par un sanglot sec, elle fait des mouvements hésitants et désordonnés avec les baguettes, avant de rebattre du tambour. Le lansquenet revient avec le mousquet. Il le place sur la fourche, il vise le toit. (« Pour la toute dernière fois, arrête de battre ! ») La muette se penche en avant, elle suspend les battements de tambour, elle fixe le canon du mousquet. Dans la plus grande détresse, son pâle visage infantile exprime encore une fois quelque chose : la peur. Puis, d'un mouvement puissant et en même temps épuisé, elle brandit les baguettes et continue de battre, en sanglotant bruyamment. Le lansquenet fait feu, le projectile l'atteint, alors qu'elle venait de lever en l'air ses deux bras. Elle s'affaisse la tête en avant. Elle bat encore un coup, le deuxième et dernier est donné parce que l'autre bras s'affaisse. Un instant le silence règne, au milieu duquel l'enseigne dit : « Fini le vacarme. » Alors les canons de la ville, elle ne les entend plus, prennent la relève des roulements de tambour. La ville, elle, l'a entendue. (La comédienne, montrant une attitude héroïque, a montré la façon particulière dont elle se produit chez son personnage : grâce à une vaillance qui surmonte la peur.)

Le malheur à lui seul est un mauvais maître

Dans la salle traînait l'odeur aigre de vêtements malpropres ; elle ne portait aucune atteinte à la solennité de l'atmosphère. Qui était venu était venu des ruines et retournait dans les ruines. Il n'y avait sur aucune place ni dans aucune maison autant de lumière que sur la scène.

Le vieux et sage régisseur de plateau de l'époque de Reinhardt⁽⁴⁾ m'avait accueilli comme un roi, mais c'était une amère expérience, commune à tous ici, qui donnait à la représentation un réalisme plus dur. Les couturières des ateliers comprenaient qu'il fallait que les costumes soient plus riches au début du spectacle qu'à la fin. Les machinistes savaient comment il fallait que soit la bâche sur la carriole de Courage : blanche et neuve au début, puis crasseuse et rapiécée, puis encore une fois un peu plus propre, mais jamais plus vraiment blanche, et à la fin, une loque.

La Weigel jouait Courage avec dureté et irritation ; c'est-à-dire que ce n'était pas sa Courage qui était irritée, mais elle, l'interprète. Elle montrait une commerçante, énergique et rusée, qui perd l'un après l'autre ses enfants à la guerre, et continue pourtant de croire toujours au profit tiré de la guerre.

Que la Courage n'apprenne rien de sa misère, qu'elle ne *comprenne* pas au moins à la fin, il en était beaucoup question. Peu comprirent que c'était précisément cela la leçon la plus amère et la plus funeste de la pièce.

Le succès de la pièce, c'est-à-dire l'impression que fit la pièce, fut indubitablement grand. Des gens montraient du doigt dans la rue la Weigel et disaient : « La Courage ! » Mais je ne crois pas et ne croyais pas alors que Berlin – et toutes les autres villes qui ont vu la pièce – comprenait la pièce. Les gens étaient tous convaincus qu'ils avaient appris de la guerre ; ils ne concevaient pas que, selon l'écrivain de théâtre, la Courage n'aurait rien appris de sa guerre. Ils ne voyaient pas ce que l'écrivain de théâtre voulait dire : que les hommes n'apprennent rien de la guerre.

Le malheur à lui seul est un mauvais maître. Ses élèves apprennent la faim et la soif, mais pas précisément souvent la faim de vérité et la soif de savoir. Ses souffrances ne font pas du malade un thérapeute. Ni le regard de loin ni le regard de près ne suffisent à faire du témoin

oculaire un expert.

Les spectateurs de 1949 et des années suivantes ne voyaient pas les crimes de Courage, sa coopération, sa volonté de participer aux gains du commerce de la guerre ; ils ne voyaient que son échec, ses souffrances. Et c'est ainsi qu'ils considéraient la guerre de Hitler, à laquelle ils avaient coopéré : ç'avait été une mauvaise guerre et à présent ils souffraient. Bref, c'était ainsi que l'écrivain de théâtre le leur avait prophétisé. La guerre leur apporterait non seulement des souffrances, mais aussi l'incapacité d'apprendre de la guerre.

Mère Courage et ses enfants entre à présent dans sa sixième année. C'est sûrement une représentation brillante, de grands artistes y jouent. Aucun doute, quelque chose a changé. La pièce n'est plus aujourd'hui une pièce qui est arrivée trop tard, c'est-à-dire *après* une guerre.

Une nouvelle guerre menace, c'est terrible. Personne n'en parle, chacun le sait. La grande masse n'est pas pour la guerre. Mais il y a tant de misères. Ne pourraient-elles pas être supprimées par une guerre ? N'a-t-on pas tout de même assez bien gagné de l'argent pendant la dernière, en tout cas jusqu'avant le dernier moment ? N'y a-t-il pas tout de même aussi des guerres heureuses ?

Je voudrais bien savoir combien de spectateurs de *Mère Courage et ses enfants* comprennent aujourd'hui l'avertissement de la pièce.

Entretien avec un jeune spectateur

LE SPECTATEUR : Certains ont dit qu'à la fin la pièce n'est pas tout à fait juste, parce qu'elle se termine sur le fait que la cantinière, en dépit des malheurs qu'elle a eus, n'a rien appris.

L'ÉCRIVAIN DE THÉÂTRE : Regarde autour de toi, il y a assez de gens auxquels la guerre a apporté le malheur. Combien d'entre eux ont-ils appris quelque chose ? Je veux dire : appris eux-mêmes, sans aide, comme la Courage le devrait ?

LE SPECTATEUR : Tu veux dire que tu entends simplement montrer la vérité ?

L'ÉCRIVAIN DE THÉÂTRE : Oui, la Guerre de trente ans est l'une des premières guerres gigantesques que le capitalisme a attirées sur l'Europe. Et dans le capitalisme, pour l'isolé, que la guerre ne soit pas nécessaire, c'est monstrueusement difficile, car dans le capitalisme, elle est nécessaire, c'est-à-dire pour le capitalisme. Ce système économique repose sur la lutte de tous contre tous, des grands contre les grands, des grands contre les petits, des petits contre les petits. Il faudrait donc déjà reconnaître que le capitalisme est un malheur, pour reconnaître que la guerre apportant le malheur est mauvaise, c'est-à-dire inutile.

La Courage n'apprend rien

Pendant la guerre des paysans, le plus grand malheur de l'histoire allemande, a été arrachée la canine de la Réforme, pour ce qui est du social. Restèrent le commerce et le cynisme. La Courage – ceci est dit pour aider la représentation théâtrale – reconnaît de concert avec ses amis et ses hôtes, et à peu près tout le monde, l'essence purement mercantile de la guerre : c'est précisément ce qui l'attire. Elle croit à la guerre jusqu'au bout. Pas une fois elle ne comprend que pour se tailler son morceau dans la guerre, il faut avoir une grande paire de ciseaux. Les spectateurs s'attendent, dans les catastrophes, certes à tort, à ce que ceux qui en ont été affectés en apprennent quelque chose. Aussi longtemps que la masse est l'*objet* de la politique, elle ne peut considérer ce qui lui arrive comme une expérience, mais seulement comme un destin ; elle apprend aussi peu de la catastrophe que le cobaye apprend sur la biologie. Il n'incombe pas à l'écrivain de théâtre d'ouvrir à la fin les yeux à la Courage – elle s'avise de quelque chose, vers le milieu de la pièce, à la fin de la scène 6, et de nouveau ne voit plus –, ce à quoi il tient, c'est que le spectateur voie.

Dans un sens, c'est une guerre parce qu'on y rançonne, égorge et pille, sans oublier qu'on y viole un peu, mais différente de toutes les autres guerres, du fait que c'est une guerre de religion, ça c'est clair. Mais elle donne soif aussi, reconnaissez-le.

-
- 1 L'instrument de musique. N. d. t.
 - 2 Littéralement : « Fromage suisse ». N. d. t.
 - 3 « Violence », N. d. t.

4 Max Reinhardt, né en 1873 à Baden dans les environs de Vienne (Autriche), fut l'une des personnalités marquantes du théâtre allemand du XX^e siècle. D'abord acteur, il fut metteur en scène et dirigea plusieurs théâtres privés, notamment à Berlin. Il connut d'immenses succès avec ses mises en scène festives, entre autres dans des cirques et sur des places publiques. Les pièces de Shakespeare, en particulier, lui permirent de déployer tout son talent. La prise du pouvoir par les nazis (30 janvier 1933) et le début des persécutions contre les Juifs l'obligèrent à s'exiler. Il mourut en 1943 à New York. On trouvera une très belle évocation de cet homme et de son monde par son fils Gottfried Reinhardt dans *Portraits juifs* (L'Arche, 2003) (N. d. E.).